All The Mornings Of Love.

Vierge sainte vêtue de blanc immaculé
Ouvre les portes d'or du firmament et sors ;
Eveille l'aube au ciel dormant ; fais se lever
La lumière aux chambres de l'est ; et renouvelle
La mielleuse rosée qui vient avec le jour.
Radieux matin, adresse un salut au soleil
Prêt à courre comme un chasseur et apparais,
Les pieds chaussés de cothurnes, sur les hauteurs.

Catherine referma le recueil de W. Blake et se laissa aller en arrière, le regard errant entre les murs de sa chambre qui s'illuminait peu à peu. Elle n'avait pratiquement pas dormi encore cette nuit. D'un geste frileux, elle remonta sur ses épaules le châle qu'elle portait. Ses paupières se fermèrent quelques secondes avant de s'ouvrir de nouveau. Elle n'arrivait pas à dormir sans Vincent. Dès qu'elle regagnait son appartement, elle y tournait comme une âme en peine. Elle finirait par ne plus supporter cet endroit. Elle tressaillit en croyant entendre frapper à la porte-fenêtre. Mais il était trop tard… ou trop tôt. L'aube se levait tout juste sur New York qui s'éveillait peu à peu. Dans une heure, la jeune femme devrait être au travail. Elle posa le livre de Blake sur son chevet tout en se levant, pour se diriger ensuite vers la salle de bain. Elle fit une rapide toilette, essayant d'effacer les traces de cette nuit de veille sur son visage. Des cernes commençaient déjà à se dessiner sous ses yeux. Si elle continuait à s'infliger ce traitement, elle ressemblerait bientôt à un spectre, grimaça-t-elle.

Ce fut presque sans y penser qu'elle se prépara ensuite un petit déjeuner. Elle s'interrompit soudain dans sa tâche, ne supportant plus le silence qui régnait dans l'appartement et prit quelques instants pour mettre un disque sur la platine. Les premières notes du *Concerto d'Aranjuez* se firent entendre, comme Catherine regagnait la cuisine, après avoir ouvert la porte d'entrée pour récupérer le journal qui était déposé sur le seuil chaque matin. Elle parcourut brièvement les nouvelles, tout en buvant distraitement son café qu'elle ne finit pas, tant elle lui trouva un goût insipide. Quelques minutes plus tard, elle quittait son appartement en ayant oublié d'éteindre sa platine. La musique résonna dans l'appartement vide comme une plainte solitaire.

Sur le chemin de son bureau, la jeune femme, malgré tous ses efforts, se remémora son séjour dans les Tunnels pendant les Fêtes : cela lui sapait pourtant le moral. Ses lèvres se crispèrent lorsque ses souvenirs la portèrent jusqu'au moment où elle avait dû quitter Vincent, la fin des vacances arrivant. Elle avait vraiment cru qu'elle n'arriverait jamais à quitter ses bras. Cela faisait presque quatre jours à présent et le souvenir en était toujours aussi cruel. Un instant, le regard bleu, noyé de tristesse, de Vincent, flotta devant elle. Il lui manquait tellement, soupira-t-elle. Et elle y pensait encore en prenant l'ascenseur pour gagner l'étage où se trouvait le service de protection de l'enfance. En entrant dans le bureau, elle salua distraitement ses collègues et répondit tout aussi pensivement à leurs vœux pour la nouvelle année qui commençait. Elle rêvait qu'elle dansait avec Vincent dans la Grande Salle…

“ Catherine, je voudrais que vous vous chargiez de cette affaire. ”

La jeune femme se retourna pour croiser le regard de sa collègue, Olivia Brown qui lui tendait un énorme dossier. Catherine le reçut dans ses bras avec un soupir étonné.

“ Vous voulez que je m’occupe de réécrire la Bible ? demanda-t-elle à sa collègue en posant son fardeau sur son bureau.

— C’est moi qui devais me charger de cette histoire, mais Andréa vient de me confier une autre affaire et c’est elle qui a suggéré votre nom quand je lui en ai parlé. Ce dossier traîne malheureusement en longueur depuis trois ans. Il s’agit de la disparition de la petite Deirdre Mackenzie. La mère et la grand-mère paternelle se renvoient la responsabilité. Le père quant à lui est mort il y a une dizaine d’années, dans un accident de voiture. Sa mère et sa femme se sont disputées la garde de l’enfant, le juge a finalement tranché en faveur de la grand-mère. Deirdre semblait avoir accepté la situation, mais un beau matin… les domestiques ont retrouvé sa chambre vide.

— Pourquoi n’a-t-on pas confié cette affaire à la police ? s’étonna Catherine. C’est leur domaine.

— Le nom de Mackenzie ne vous dit rien ? Pourtant, vous venez d’un milieu où vous avez pu côtoyer cette famille.

— J’étais plus souvent à potasser mes livres de droit qu’à courir les mondanités, rétorqua la jeune femme un peu sèchement. Mais…, réfléchit-elle avant d’ajouter d’une voix plus douce, je crois avoir entendu ce nom quelque part. Pas de quoi faire un rapprochement avec cette affaire, cependant.

— Je crois que vous saisirez pas mal de choses en parcourant le dossier. J’avais pu obtenir un rendez-vous avec la grand-mère demain après-midi. Je viendrais avec vous. Ester Mackenzie n’est pas quelqu’un de facile, ajouta Olivia avec une grimace. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n’hésitez pas à me le demander. ”

Sa collègue la salua d’un geste de la main, avant de la laisser. Catherine enleva son manteau et s’assit derrière son bureau. Puis elle se plongea dans l’étude du volumineux dossier.

…
Le soleil levant écarlate, aux yeux de météore,
Aux plumes de flammes largement ouvertes,
Bondit sur mes vapeurs flottantes,
A l’heure où s’amortit l’éclat de l’étoile du matin ;
Comme à la pointe d’un roc escarpé
Qu’un tremblement de terre ébranle et fait osciller,
Un aigle perché se repose un moment
Dans la lumière de ses ailes d’or.
Et quand le soleil couchant exhale de la mer qu’il illumine
Ses feux où s’endort l’amour,
Et que le linceul rutilant du soir
Tombe des hauteurs du ciel,
Les ailes repliées, je repose sur mon nid aérien,
Aussi tranquille qu’une tourterelle qui couve…

Vincent avait du mal à se concentrer sur ce poème de Shelley. Cela faisait plusieurs fois qu'il relisait la même strophe et il finit par refermer le livre avec agacement. Il ne savait même plus pourquoi il était venu ici. Il se trouvait au bord de la petite crique où il avait amené Catherine, au lendemain de la Fête de l'Hiver, où ils s'étaient baignés, où ils…Vincent secoua la tête. Il avait eu tout à coup l'impression que les murs de pierre se refermaient sur lui. Ce n'était pas la première fois qu'il ressentait cette impression d'étouffement dans ses Tunnels. Cela ne présageait d'ordinaire rien de bon. Il décida de se lever et de quitter cet endroit avant que les émotions que les souvenirs éveillaient en lui ne le submergent.

Il se retrouva à marcher dans les galeries sombres où résonnait encore le rire de la jeune femme. Il n'arrivait décidément pas à se faire à son absence et savait, par le lien, qu'elle se sentait aussi perdue que lui. Cette séparation était injuste, insupportable, après tout ce qu'ils avaient partagé. Mais elle était nécessaire, voulut-il se raisonner. Catherine avait dû regagner son monde. C'était là qu'était sa place. Il tendit la main pour caresser la roche. Il savait que ce serait difficile, mais il ne pouvait certainement pas exiger de la jeune femme qu'elle renonce au monde d'en haut pour lui. Lui-même ne se sentait pas capable d'abandonner cette part de son univers qu'elle lui offrait à chaque fois qu'ils se retrouvaient. Durant ces quatre jours, il avait pu résister à l'envie de la rejoindre en se plongeant dans divers travaux nécessaires à la survie de la communauté des Tunnels : réparer des tuyaux indispensables à la communication, aider à aménager des chambres supplémentaires, dégager les conduits qui leur fournissaient l'eau potable… Les fêtes passées, la vie dans les Tunnels avait repris sa routine et il devait être le seul, et pour la première fois, à s'en désoler.

Il retrouva son Père dans la bibliothèque. Le vieil homme faisait du rangement dans ses ouvrages et il était couvert par la poussière qu'il remuait en manipulant ses précieux livres. Il éternua à plusieurs reprises, ce qui l'empêcha d'entendre Vincent. Il sursauta quand son fils posa une main sur son épaule.

" Puis-je vous aider ?

— Oh ! Vincent. Cela fait des semaines que je remets ce travail à plus tard, (il désigna une pile de livres), et il est plus que temps que je m'y mette. Cullen va m'apporter d'autres étagères que je pense installer là-bas au fond.

— C'est vrai que cela devenait nécessaire, approuva son fils. Vous accumulez ici tellement de merveilles, prit-il dans sa main un exemplaire de l'*Iliade* qu'il faudrait peut-être même penser à agrandir la bibliothèque pour donner à ces livres la place qu'ils méritent.

— J'avoue avoir ressenti un pincement d'envie en entendant Michael parler de la bibliothèque de son université.

— Je suis pourtant certain que beaucoup de ses professeurs donneraient cher pour pouvoir consulter les livres que vous possédez.

— Ce ne sont pas tellement des ouvrages uniques, fit le patriarche avec une moue désolée que contredisait cependant l'éclat de son regard. Je dois surtout à nos amis du monde d'en haut de pouvoir récupérer tous ces livres… Je suis même obligé de refuser parfois tout ce qu'ils voudraient me donner et de faire un tri. Sinon, c'est la Grande Salle qu'il faudrait pour tout abriter ! "

Le vieil homme se replongea dans sa tâche, marmonnant de temps en temps des paroles incompréhensibles. Vincent l'assista pendant deux heures, feuilletant au passage des livres qu'il avait dévoré, étant enfant ou qu'il souhaitait lire dans un avenir plus ou moins lointain. La lecture constituait pour lui un moyen d'évasion formidable. Il avait vécu des aventures passionnantes en suivant les héros des romans qui avaient illuminé son enfance. Il avait appris tellement en lisant ces ouvrages… Mais aucun, songea-t-il, n'aurait pu le préparer à ce qu'il vivait aujourd'hui. Même dans ses rêves les plus fous, il n'aurait jamais pensé que l'amour qu'il découvrait à travers ces livres serait un jour pour lui. Son cœur s'accéléra soudain, comme il croyait sentir le contact de la peau de Catherine sur la sienne. Il sut qu'au même moment, elle pensait à lui. Il s'appuya contre une étagère, ce qui lui valut un regard surpris de son Père.

" Quelque chose ne va pas, Vincent ?

— Ce n'est rien, répondit celui-ci d'une voix à peine audible. Je me suis sans doute relevé un peu trop vite ", cacha-t-il son trouble en rangeant les livres qu'il tenait à la main, ce qui l'empêcha de voir l'expression du patriarche. Ce dernier n'était pas dupe de l'excuse de son fils. Mais constatant que ce dernier ne désirait pas se confier, il n'insista pas, tout en continuant de le surveiller du coin de l'œil. Au bout de quelques minutes, Vincent prétexta une tâche quelconque pour le laisser. Père le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il quitte la bibliothèque, puis poussa un long soupir.

Vincent se mit à marcher très vite, dans le tunnel qui conduisait à l'issue de Central Park. Il savait pourtant qu'il n'y trouverait pas la jeune femme. Mais il avait besoin de respirer et pensait que s'il restait une minute de plus dans ces Tunnels, il étoufferait. Inquiet, il tâchait encore d'analyser ses réactions. Une pensée le fit frémir : et s'il n'était plus capable de supporter cet endroit qui était pourtant son seul refuge ? Il savait très bien qu'il n'y avait aucune place pour lui dans le monde d'en haut. Et il devait faire en sorte de retrouver celle qui était la sienne dans le monde d'en bas. Mais les choses étaient si différentes maintenant. Ce fut presque sans y penser qu'il actionna l'ouverture du passage vers Central Park. Pour aussitôt vouloir le refermer… Il venait d'entendre des éclats de voix, des rires d'enfants. Mais ces derniers, craignant sans doute de s'aventurer trop loin dans le tunnel, se tenaient à l'entrée : il pouvait voir leurs ombres se détacher sur la paroi. Il avança tout doucement, sans faire de bruits. Il mit un temps avant de saisir ce qu'ils se racontaient.

" Mais non, ça n'existe pas ! s'exclama un petit garçon qui lui tournait le dos ; il ne devait pas être plus vieux qu'Eric.

— Bien sûr que si, rétorqua la petite fille qui se tenait à côté de lui. Ma maman m'a dit qu'ils étaient toujours là pour écouter nos prières et les transmettre au petit Jésus. On ne les voit jamais, évidemment. Mais on peut sentir leur présence en se concentrant vraiment très fort ou alors si on est vraiment très gentil et qu'on a le cœur pur. Les anges gardiens nous accompagnent toute notre vie, mais on finit par les oublier, quand on grandit. Ils doivent être tristes, acheva la petite fille avec un soupir. Marcher au milieu de gens qui ne les voient jamais et qui ne pensent jamais à eux. "

Vincent battit soudain en retraite en croyant voir le petit garçon faire un mouvement pour se retourner dans sa direction. Il regagna la sécurité des Tunnels. Il devait même redouter les enfants du monde d'en haut, ragea-t-il

intérieurement. Cette histoire d'ange gardien était assez singulière et lui rappelait une conversation qu'il avait eue avec Père, alors qu'il ne devait pas être plus vieux que ces deux enfants. Il était arrivé dans la bibliothèque et avait demandé tout de go si Dieu existait. Voilà une question qui avait plongé Père dans un grand embarras. Vincent le revoyait encore, ôtant ses lunettes pour les nettoyer et se donner une contenance, le temps de réfléchir à une réponse adéquate. Puis il lui avait demandé de venir sur ses genoux et avait commencé à lui parler des mythes et des religions de façon très simplifiée, pour finir par lui dire que certaines personnes croyaient que Dieu existait et que d'autres non, mais que personne ne savait qui avait tort ou raison. Mais cela avait-il vraiment une importance ? L'important était de trouver sa place dans la vie et de s'y sentir bien, avait ajouté Père. Une place… Le seul endroit où Vincent ne s'était jamais senti aussi bien, c'était dans les bras de Catherine. De nouveau, une émotion indescriptible le submergea qui le força à s'adosser contre la paroi du tunnel. Combien de temps allait-il encore pouvoir supporter ce calvaire ? Être loin d'elle, vivre sans sa présence, c'était tellement difficile. Cela l'avait toujours été, mais il s'était toujours fait une raison en pensant qu'il ne la méritait pas, qu'il caressait des chimères, que le temps qu'ils passaient ensemble était tout ce qu'il pouvait obtenir. Mais ils n'avaient pas pu se contenter de cela, ils avaient voulu plus… tellement plus… Vincent se concentra sur le lien qui l'unissait à la jeune femme et réalisa soudain qu'elle était toute proche. Il redressa la tête. Etait-ce le fruit de son imagination, nourrie par son désir si ardent de la revoir, de la tenir dans ses bras ? Il revint vers le passage. Ce n'était pas possible ! Les enfants devaient être toujours là et elle n'entrerait pas dans le tunnel en leur présence. Son souffle se suspendit. Il attendit de longues secondes, mais rien ne se produisit. Il devenait fou, songea-t-il, la mort dans l'âme en se détournant du passage et en retournant sur ses pas. A peine avait-t-il fait quelques mètres qu'il entendit le bruit familier du passage qui s'ouvrait et il fit brusquement volte-face… pour recevoir la jeune femme à bout de souffle dans ses bras. Il la serra contre lui sans y croire.

" Catherine…, " murmura-t-il avec stupeur. Et pour toute réponse, il reçut une volée de baisers. C'était bien elle. La chaleur de son corps contre le sien le lui confirma, son parfum, son sourire… !

" Catherine, répéta-t-il en l'étreignant éperdument.

— Je n'en pouvais plus, l'entendit-il souffler. Je n'aurais pas pu supporter une journée de plus sans être dans tes bras. "

Elle l'embrassa à lui faire perdre la raison.

" Vincent… "

Sa voix rauque de désir le fit frissonner. Il prit son visage entre ses mains et le contempla un moment avant de le couvrir de baisers. La jeune femme soupira et se blottit un peu plus contre lui. Il ne devrait pas faire ça, fit une voix sous le crâne de Vincent, alors qu'il s'emparait de ses lèvres. Il fallait la renvoyer. Venir le retrouver en plein jour, quelle folie ! Elle noua ses bras autour de son cou et lui offrit l'éclat somptueux de son regard. Le désir qui lui brûlait le sang était délicieux. Nouveau baiser passionné. Il ne la renverrait pas. Il n'en aurait jamais la force. Cette impression exquise de sombrer en elle était trop forte.

Plus tard, serrés l'un contre l'autre, ils poussèrent un même soupir venu du plus profond de leurs cœurs. La main de Catherine reposait sur la poitrine de Vincent et sa tête sur son épaule. Ils ne disaient rien. C'était inutile devant l'inéluctable. Ces quelques instants de rêve s'envolaient déjà. La jeune femme eut un regard vers son sac posé à l'entrée du passage et qu'elle avait laissé tomber en se précipitant vers Vincent. Ce dernier sentit sa tristesse et sa résignation avant même que Catherine ne décide de se lever. Il l'imita, gardant sa main dans la sienne le plus longtemps possible. La jeune femme détourna son visage pour ne pas lui montrer les larmes qui, malgré elle, lui venaient aux yeux. Mais il les devina et emprisonna son visage entre ses mains pour déposer un baiser sur ses paupières. Catherine soupira de nouveau, leva la tête pour rencontrer le regard de Vincent. Ce fut ce dernier qui trouva la force de la séparation. Il s'éloigna à pas lents cependant, sans quitter la jeune femme des yeux, jusqu'au moment où il disparut au détour de la galerie. Alors Catherine actionna l'ouverture du passage.

Cela ne pouvait pas continuer comme ça, se dit-elle en secouant la tête pour tenter de chasser sa tristesse, comme elle s'éloignait à grands pas de l'issue de Central Park. Ces moments volés à leurs existences respectives ne pouvaient plus leur suffire. Il leur fallait plus, beaucoup plus. Est-ce que personne ne prendrait pitié d'eux ? leva-t-elle les yeux au ciel. Elle sentait leur amour se heurter follement aux barreaux imposés par l'adversité, cherchant en vain un moyen de s'échapper. Et s'il n'y parvenait pas… Une expression résolue se peignit sur les traits de la jeune femme. Elle avait juré de trouver un moyen. Il était temps qu'elle s'y applique.

Elle y réfléchit toute la journée, penchée sur le dossier de Deirdre Mackenzie. Tout en étudiant les circonstances présumées de sa disparition, elle tournait et retournait dans sa tête toutes sortes de plans, de solutions qu'elle devait rejeter un à un, en grande partie à cause de cette ombre qui planait sur eux depuis que Spirkos avait découvert l'existence de Vincent… et en était mort. Peut-être que tout cela aurait été plus supportable si elle n'avait interdit à Vincent de la rejoindre sur son balcon. Elle se mit à rêver qu'il viendrait ce soir la rejoindre… Non ! se raisonna-t-elle aussitôt. C'était beaucoup trop dangereux.

“ Un problème, Cathy ? ”

La jeune femme sursauta pour rencontrer le regard interrogateur de son ancien collègue, Joe Maxwell, qu'elle n'avait pas entendu approcher.

“ Excusez-moi. Vous sembliez perdue dans vos pensées.

— C'est vrai, je ne vous ai même pas entendu approcher. Comment allez-vous, Joe ? lui sourit-elle, ravie de le revoir.

— Beaucoup mieux, merci (il lui rendit son sourire). J'ai retrouvé… ma petite routine, fit-il avec un geste des épaules. Et c'est toujours autant la folie, croyez-moi. Je voulais savoir si… vous pourriez me rendre un service. Je sais que ça peut faire un peu trop, après ce que…

— Je vous en prie, Joe ! l'interrompit-elle. De quoi s'agit-il ? ajouta-t-elle devant son air embarrassé, avant de le voir sortir une lettre de la poche de son veston, qu'il lui tendit.

— Pourriez-vous donner ceci à Léna ? Je l'aurais bien contactée par mes propres moyens, mais je n'ai pas pensé à prendre son numéro de téléphone, tenta-t-il de faire passer sa timidité sous une plaisanterie. Je n'ai pas pu lui dire au revoir et je… enfin…

— Je verrai ce que je peux faire, fit Catherine en prenant la lettre qu'elle rangea aussitôt dans son sac. Mais je ne vous garantis rien. C'est un peu délicat d'en parler ici, baissa-t-elle la voix. Vous n'avez aucun véritable statut auprès de la communauté. A moins que vous ne vouliez rejoindre ceux qui aident le monde d'en bas, poursuivit-elle de plus en plus sourdement, alors que son ancien collègue s'était penché vers elle.

— Comment dois-je m'y prendre ? réagit aussitôt son ami.

— C'est une grande responsabilité, Joe.

— Je m'en doute, rétorqua-t-il.

— Il faudrait que quelqu'un parle de vous au conseil.

— Vous le feriez ?

— Qu'est-ce que vous mijotez tous les deux ? les fit sursauter une voix.

— Linford ? s'exclama Maxwell en faisant face à l'avocat debout derrière lui. Qu'est-ce que… vous faites ici ?

— Je viens, comme vous, je suppose, saluer une ancienne collègue, répondit-il, comme l'intéressée réprimait difficilement un mouvement de recul : Daemon semblait avoir surgi de nulle part ; qu'avait-il pu entendre ? Vous avez la preuve, chère Catherine, ajouta-t-il avec un sourire, que vous nous manquez beaucoup au bureau. Cela ne vous convaincrait pas de revenir parmi nous ?

— Pas question, Linford, répliqua sèchement la jeune femme. C'est gentil à vous d'être passé, mais j'ai du travail maintenant. Revenez me voir un de ces soirs, Joe, pour que je vous explique plus en détail cette affaire. Au revoir, messieurs ", conclut-elle d'un ton péremptoire. Les deux hommes la saluèrent avant de s'éloigner en silence. Catherine laissa échapper un soupir de soulagement. Elle avait frôlé la catastrophe. Quelle idée de mentionner la communauté ici, dans ce bureau ? Elle perdait vraiment la tête, essaya-t-elle de se concentrer de nouveau sur le dossier *Mackenzie*. Elle ne serait jamais prête pour le rendez-vous de demain, se gronda-t-elle. Et elle s'en voulut de traiter cette histoire de façon si désinvolte. Cela ne lui ressemblait vraiment pas.

La jeune femme suspendit son geste, au moment de glisser sa clef dans la serrure. La simple idée de retrouver son appartement silencieux lui faisait presque horreur. C'était vraiment étrange. Elle adorait pourtant cet endroit. C'était son père qui le lui avait offert lorsqu'elle l'avait rejoint pour travailler à son cabinet. Elle s'y était tout de suite sentie chez elle, mais maintenant. Elle poussa la porte et alluma la lumière, ôta son manteau et déposa ses clefs et son sac. Elle remarqua sa chaîne toujours allumée et se mordit la lèvre inférieure en songeant qu'elle avait oublié de l'éteindre. Elle se dirigea vers l'appareil et remit la platine en route pour changer de disque quelques minutes plus tard… Mais ça n'allait toujours pas et elle finit par farfouiller dans ses albums pour sortir un Debussy. Elle se prépara un plateau-repas en entendant résonner les premières notes des *Arabesques* et se demanda si Rolley était devant son piano à cette heure. Elle s'installa ensuite sur son canapé et mangea en quelques minutes. Comme elle revenait de la cuisine après avoir débarrassé son plateau, elle sursauta en entendant frapper à la porte-fenêtre du salon. Etait-ce encore son imagination qui lui jouait des tours ? Son cœur se mit à battre follement et elle faillit pousser un cri de joie et de stupeur mêlées en voyant se dessiner derrière les rideaux la silhouette si

reconnaissable de Vincent. Elle se précipita vers la porte-fenêtre et l'ouvrit pour se jeter dans les bras de l'homme qu'elle aimait.

" Ce n'est pas prudent, lui dit-elle, tout en l'embrassant.

— Je sais…, répondit-il dans un murmure, en lui rendant ses baisers.

— On ne devrait pas, insista-t-elle en glissant ses bras autour de son cou.

— Non…

— Viens… "

Elle l'entraîna à l'intérieur. Sans savoir exactement comment, ils se retrouvèrent dans la chambre de la jeune femme. Le manteau de Vincent avait déjà quitté ses épaules et Catherine finissait de délacer son gilet d'une main tremblant d'impatience. Vincent la souleva soudain pour la porter jusqu'au lit sur lequel il l'allongea, comme elle poussait un petit cri de satisfaction en ôtant son gilet, puis sa chemise, pour laisser ses doigts caresser son torse puissant. Oh ! retrouver la douceur de sa peau, sa saveur ! Elle déposa une volée de baisers sur sa poitrine qui se soulevait à un rythme rapide. Vincent l'aida à enlever son pull et enfouit son visage dans la douceur laiteuse de ses seins. Elle soupira de bonheur, noyant ses mains dans sa chevelure blonde qui lui chatouillait délicieusement la peau. Vincent murmura son nom, captura ses lèvres. Et elle sombra avec lui dans un océan de plaisir.

Vincent se réveilla soudain. Ses sens l'avertissaient que l'aube était proche et qu'il était temps pour lui de regagner son monde. Catherine bougea contre lui et soupira, comme il dégageait son bras qui l'enlaçait. Il considéra un long moment la jeune femme endormie, d'un regard où se mêlaient tendresse et chagrin. Il aurait tellement voulu rester près d'elle, savoir ce que pouvait être le plaisir de voir la lumière du jour caresser son beau visage ! Il ne résista pas à l'envie de l'embrasser. Quand il se redressa, il chercha des yeux ses affaires éparpillées au pied du lit, avec celles de Catherine. Il n'eut qu'à tendre la main pour récupérer son pantalon qu'il entreprit d'enfiler. Il avait l'impression de s'enfuir comme un voleur, ragea-t-il. Il frémit en sentant soudain les bras de la jeune femme entourer sa taille. Il sentit la douceur de son corps contre le sien, ferma les yeux comme elle déposait un baiser sur ses épaules.

" Reste, murmura-t-elle d'une voix ensorceleuse et il dut faire un terrible effort sur lui-même pour ne pas se retourner et la prendre dans ses bras, mais s'il faisait ça, jamais il ne pourrait…

— Je dois partir, Catherine. Le jour va bientôt se lever.

— Tu pourrais rester ici, insista-t-elle. J'ai juste un rendez-vous cet après-midi qui ne devrait pas durer plus d'une heure ou deux. Quel bonheur ce serait de te trouver ici à mon retour.

— Je le voudrais… Je le voudrais tellement, Catherine, " s'altéra sa voix. Ses épaules s'affaissèrent. Ce serait si facile de céder. Les mains de Catherine remontèrent sur sa poitrine et s'arrêtèrent sur son cœur qui battait follement. Il se pencha en capturant ses doigts dans une longue étreinte, avant de les saisir et de les repousser. Il se leva avant que la jeune femme ait pu réagir. En se retournant, il croisa le regard qu'elle fixait sur elle. Elle était si belle ! Son cœur se serra. Il dut réprimer le mouvement qui le portait vers elle lorsqu'il vit qu'elle pleurait.

“ Je t’en prie…, murmura-t-il d’une voix rauque. Elle se leva et il crut pendant un moment qu’elle allait venir se blottir dans ses bras, mais elle passa près de lui pour se diriger vers la salle de bain. Un énorme soupir s’échappa de sa poitrine. Il se rhabilla rapidement et se retourna en entendant l’eau couler. La rejoindre…, souffla une voix tentatrice. Il ferma les yeux et imagina l’eau glissant sur sa peau nue. Seigneur ! Quelle torture ! Il quitta précipitamment la chambre, traversa le salon en quelques grandes enjambées, tout en enfilant son manteau, ouvrit la porte-fenêtre dans un même mouvement et se retrouva sur le balcon. Il prit quelques secondes pour respirer de grandes goulées d’air, avant de se diriger vers le treillis. Au moment de passer par-dessus la balustrade, il souffla, d’une voix à peine audible, avec un regard pour la porte-fenêtre de la chambre :

“ Je t’aime, Catherine. ”

Puis, le cœur lourd, il regagna le monde d’en bas.

Vincent marchait silencieusement dans la galerie. Le bruit crissant de ses pas venait se joindre au martèlement discret qui résonnait sur les tuyaux. Ses pensées étaient toutes tournées vers Catherine. Il était d'ailleurs si absorbé qu'il manqua de percuter Père qui se dressait sur sa route, incarnation même du courroux divin.

“ Où étais-tu ? fit sa voix basse et tendue de colère ; Vincent eut un mouvement de surprise en croisant le regard étincelant du vieil homme.

— Dans le monde d’en haut, répondit-il de façon tout juste audible.

— Avec Catherine, compléta le patriarche sur un ton de reproches. Bon sang, Vincent ! Te rends-tu compte de… de… ?

— J’avais laissé un message, se défendit son fils.

— Un message, articula Père d’une voix glacée. Suivez-moi, jeune homme. Nous avons à parler. ”

Vincent hésita. Dansant d’un pied sur l’autre, il avait l’impression d’être redevenu un petit garçon qui allait être grondé pour la dernière bêtise qu’il avait faite. La dernière fois qu’il avait vu le vieil homme dans cet état-là, c’était quand Devin l’avait emmené au carrousel. Le patriarche se retourna.

“ Alors ? ”

La tête basse, Vincent s’exécuta.

Père ne décrocha pas un mot jusqu’à ce qu’ils soient dans la bibliothèque. Il s’installa sur son fauteuil préféré, les mains posées sur sa canne dressée entre ses genoux. Ce ne fut que lorsque Vincent se décida à s’asseoir qu’il sortit de son mutisme.

“ Te rends-tu compte des risques tu as pris ? Je croyais pourtant que Catherine et toi aviez décidé de ne plus vous voir sur son balcon.

— C’est vrai, reconnut son fils.

— Tu as une explication ? Une excuse ?

— Je devais la revoir.

— Tu devais la revoir, répéta le patriarche en hochant la tête. Et qu’est-ce qui motivait une telle urgence ? ”

Vincent fixa son Père sans répondre. Mais le vieil homme attendait. Son fils porta sa main au cadeau de Catherine qui pendait à son cou.

“ Mon désir pour elle, répondit-il enfin d’un ton résolu. Je voulais la prendre dans mes bras, la serrer contre moi. L’embrasser, respirer sa peau. ”

Le patriarche cilla.

“ N’est-ce pas ce que font les gens qui s’aiment ? fit Vincent en écartant les mains.

— Tu ne peux pas oublier qui tu es, Vincent, même dans ce genre de… circonstances. Combien de fois, mon Dieu, t’ai-je répété ce que tu risquais si on te prenait ? Et les soupçons dont Catherine nous a fait part, au sujet de quelqu’un qui pourrait lui vouloir du mal… nous vouloir du mal, devraient te forcer à la prudence.

— Je ne peux pas vivre sans elle, plaida son fils.

— Je sais, cela a toujours été le cas, mais jamais, jusqu’à maintenant…

— Les choses ont beaucoup changé, Père. Vous le savez. ”

Le vieil homme se racla la gorge, visiblement mal à l’aise.

“ Mais Catherine et toi ne pouvez pas vivre votre relation comme les autres.

— De cela, nous en sommes trop conscients, gronda la voix rauque de Vincent. Nous n’avons que de trop brefs moments pour vivre notre amour. Les semaines qu’elle a passées auprès de nous étaient si… extraordinaires ! Mais depuis qu’elle est repartie, j’ai l’impression que… tout est vide autour de moi.

— Nous sommes là ! s’exclama le patriarche.

— Ce n’est pas la même chose, sourit son fils. Même si vous m’apportez beaucoup, vous ne pouvez pas me donner ce que Catherine m’offre. Vous rendez-vous compte, Père, reprit-il en tendant ses paumes vers lui, que ces mains que je croyais incapables de gestes d’amour l’ont touchée, caressée, lui ont donné… ”

La voix de Vincent s’étrangla. Son père le considéra un long moment. Il n’avait jamais vu son fils si… expansif. Et il le vit soupirer et se lever de son siège.

“ Je ne sais pas combien de temps nous pourrons encore vivre séparés de cette manière et nous contenter de moments volés. Catherine… a pensé ne jamais regagner son monde.

— Comment ? s'exclama le vieil homme en se levant à sont tour.

— Elle m’a avoué que si Jenny n’était pas venue la prévenir, au sujet de son ancien collègue, elle aurait très certainement fait ce choix. Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ? Elle aurait renoncé à son monde pour moi ! La rejoindre comme je l’ai fait ce soir, ces risques que vous me reprochiez sont bien peu comparés à ce qu’elle était prête à sacrifier. Et elle est résolue : si elle ne trouve pas de solution pour… nous deux, elle renoncera définitivement au monde d’en haut.

— Mon Dieu, souffla le patriarche qui retomba dans son fauteuil.

— J’ai tenté de la convaincre, mais je ne l’ai jamais vue aussi… résolue. Mais je veux lui laisser le temps de choisir, Père. Et si je l’abandonne, comment pourrait-elle raisonnablement peser le pour et le contre d’un tel choix ? Et j’aime être avec elle. Père, si vous saviez, soupira Vincent en levant les yeux vers le plafond crénelé de la bibliothèque.

— Il faut pourtant que tu restes prudent. Pour vous deux, le conjura le vieil homme. Je voudrais tellement pouvoir vous aider, trouver un quelconque moyen…

— Un endroit entre l’ombre et la lumière, sourit Vincent.

— Que dis-tu ?

— Ce serait notre seule sauvegarde, expliqua son fils en tournant son regard vers lui. Notre seule sauvegarde, ” répéta-t-il dans un souffle.

Catherine attendait avec sa collègue Olivia dans le “ petit salon rouge ”, comme leur avait expliqué le majordome en les conduisant dans une petite pièce capitonnée de velours grenat. Olivia n’avait pas masqué son admiration. Elle s’était tournée vers la jeune femme d’un air de lui demander si elle était habituée à un tel luxe. Catherine s’était contenté de secouer la tête, avant de s’installer sur un petit canapé, près d’une haute fenêtre qui donnait sur la rue. Le coude appuyé sur le dossier, elle laissa ses pensées divaguer. Elle songeait à ce qui s’était passé cette nuit et surtout à la solitude qu’elle avait éprouvée, lorsque Vincent avait quitté son appartement. Elle avait longtemps pleuré sous sa douche, l’eau de ses larmes se mêlant à celle qui coulait sur son corps secoué de sanglots. Elle ne s’était pas souciée de savoir si Vincent ressentirait ou non cette souffrance. Mais si cela avait pu le faire revenir vers elle… Les lèvres de la jeune femme se crispèrent. Comment avait-elle pu espérer une chose pareille et risquer de mettre en danger l’homme qu’elle aimait ? On la tira soudain par un pan de sa veste. Elle se retourna. Olivia lui désigna la porte qui venait de s’ouvrir. Une femme d’une soixantaine d’années apparut sur le seuil. Son regard noir et glacé se posa sur les deux représentantes du service de l’enfance maltraitée. Avec raideur, elle vint prendre place dans un fauteuil, en face de Catherine.

“ Mme Mackenzie, voici Catherine Chandler, se chargea de faire les présentations sa collègue. C’est elle qui va reprendre l’affaire. ”

La maîtresse de maison considéra sur la jeune femme sans un mot. Puis, au bout d’un moment, sans même se tourner vers Olivia :

“ Vous vous débarrassez de notre dossier.

— Non, madame, je vous l’assure, s’exclama aussitôt Olivia. Il s’avère juste que ma collègue est certainement beaucoup plus à même que moi d’obtenir des résultats probants. ”

Catherine réagit vivement à cette affirmation.

“ Vous n’êtes pas d’accord, Melle Chandler ?

— Je suis flattée de l’estime que me porte ma collègue, murmura la jeune femme avec l’impression d’être une petite fille prise en faute. Je peux en tous cas vous assurez que je ferai tout mon possible, mais pour cela, j’ai besoin de vous poser des questions.

— Des questions, toujours des questions, murmura Ester Mackenzie avec un geste d’agacement. J’espère au moins que vous faites subir le même traitement à ma… bru.

— Oui, j’irai lui rendre visite, répondit Catherine en sortant un calepin pour prendre des notes. Vous aviez la garde de l’enfant depuis combien de temps ?

— Presque six mois.

— Faisait-elle preuve d’un comportement étrange ?

— Deirdre était – la jeune femme nota l’emploi de l’imparfait – une enfant très solitaire. Elle vivait dans son monde. Kévin, son père, était un peu comme ça. Il passait des heures à lire des histoires toutes plus fantasmagoriques les unes que les autres.

— C’est très bien de lire, rétorqua Catherine qui n’avait pas aimé son ton de reproche ; elle surprit un regard réprobateur d’Olivia. Mais elle ne se montrait pas plus triste depuis qu’elle avait dû quitter sa mère ?

— Je n’aime pas les sous-entendus que je devine dans votre question (le regard d’Ester Mackenzie flamboya). Je m’occupais très bien de cette enfant, je veillais à son éducation, à son confort…

— Cela ne suffit pas toujours, madame, lui fit remarquer Catherine. Les enfants ont besoin d’être écoutés, surtout s’ils traversent des épreuves aussi douloureuses que la petite Deirdre. Je voudrais voir sa chambre, changea-t-elle brutalement de sujet, avant que son interlocutrice ait pu placer une réplique qu’elle devinait bien sentie.

— Elle ne vivait pas ici. ”

La jeune femme cilla.

“ J’ai une autre demeure, dans laquelle je n’habite plus depuis la disparition de ma petite-fille. Si vous y tenez absolument, je pourrais demander à Andrew de vous y conduire.

— Andrew ?

— Mon majordome, claqua la voix de la maîtresse de maison.

— Oh… Oui, ce serait gentil de sa part. Pourriez-vous me parler un peu de votre famille, Mme Mackenzie ?

— Nous sommes une des plus riches et des plus anciennes de New York, se flatta cette dernière.

— Je ne vous demande pas de me dire ce que je pourrais apprendre en consultant n’importe quel tabloïd. Etiez-vous une famille unie ?

— Mais qu’est-ce que ça signifie ? s'écria son interlocutrice, d’un air outré.

— C’est une question simple à laquelle je vous demande de répondre, déclara la jeune femme d’un ton très calme. Il me semble qu’il existe une certaine tension entre votre bru et vous. Voilà qui aurait pu troubler Deirdre.

— J’étais opposée au mariage de mon fils avec cette… parvenue, laissa échapper Ester Mackenzie entre ses dents.

— Que lui reprochez-vous ?

— D’avoir épousé mon fils uniquement pour sa fortune. ”

Le seul commentaire de la jeune femme à cette réponse furent quelques mots griffonnés sur son calepin.

“ Très bien, je l’interrogerai à ce propos. Prenez les dispositions nécessaires pour que je puisse me rendre dans votre autre demeure dans les plus brefs délais. Demain serait parfait ”, fit Catherine qui salua la maîtresse de maison d’un signe de tête. Olivia eut à peine le temps de réagir pour courir à sa suite. Une fois dehors, elle laissa échapper son étonnement :

“ Mais qu’est-ce qui vous a pris ? J’avais l’impression d’assister à l’interrogatoire d’une criminelle !

— Cette femme est habituée à ce qu’on lui obéisse au doigt et à l’œil. Elle aime avoir l’ascendant sur les autres. Je devais changer les règles du jeu pour prendre l’avantage, au quel cas, elle m’aurait traité comme une domestique, conclut Catherine avec un regard pour sa collègue dont les lèvres se pincèrent. Si ce dossier n’avance pas, c’est peut-être parce qu’elle nous mène tous par le bout du nez.

— Vous ne la soupçonnez pas tout de même de…

— Je la soupçonne… de détenir bien plus de réponses qu'elle ne veut nous en donner, de vouloir se donner le beau rôle par rapport à sa bru.

— Elles agissent toutes les deux de la même façon.

— C'est ce que je verrais. "

Catherine laissa sa collègue pour prendre un taxi. Elle tenait à interroger la mère seule. Les réactions d'Olivia pouvaient la gêner. Quand elle avait vu Ester Mackenzie, la jeune femme avait pensé à sa propre mère… qui n'avait rien à voir avec ce monstre de froideur, mais qui, enfant, avait vécu un drame proche de celui de la petite Deirdre. Caroline n'avait pas eu une enfance heureuse et avait tout fait pour que sa petite fille vive tout le contraire de ce qu'elle-même avait subi : une mère qui ne l'avait jamais aimé, un père absent, une enfance ballottée d'une ville à l'autre, de pension en pension ; elle n'avait jamais su trouver sa place dans sa propre famille et les choses ne s'étaient pas arrangées lorsque sa maladie – une leucémie – s'était déclarée. Sans sa rencontre avec Charles, Caroline aurait probablement renoncé à vivre. C'était étrange, songea Catherine avec un sourire, combien une rencontre pouvait bouleverser une vie, la métamorphoser et la rendre si différente d'un chemin qu'on croyait tout tracer. Que serait-elle devenue elle-même, si elle n'avait pas rencontré Vincent ? La jeune femme leva les yeux vers les nuages bas et gris qui filaient au-dessus des immeubles. Elle espérait que sa mère était heureuse de la vie qu'elle menait aujourd'hui. Ses pensées revinrent à la petite Deirdre et, encore une fois, elle compara le sort des enfants au sein de la communauté des Tunnels et dans son univers. Il n'y avait aucun enfant abandonné ou délaissé dans le monde d'en bas. Mary s'occupait avec un tel dévouement des enfants recueillis par la communauté ! Père leur offrait l'image de la stabilité et de la sagesse et Vincent… Catherine sourit, ce qui lui valut un regard du chauffeur de taxi dans son rétroviseur. Vincent était le grand frère, le confident, l'ami sur lequel ils pouvaient tous compter. Mais la petite Deirdre… Comment une enfant avait-elle pu disparaître de sa chambre, comme ça, en pleine nuit, sans raison, selon ses proches ? Il y avait forcément une raison.

Le taxi s'arrêta devant un immeuble qui aurait pu ressembler à celui de Catherine. Un gardien lui ouvrit la porte et lui indiqua le numéro de l'appartement où logeait Gillian Mackenzie. La ressemblance était vraiment stupéfiante, songea la jeune femme quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit. C'était pratiquement le même corridor. Elle ressentit une curieuse impression en frappant à la porte. La porte s'ouvrit sur une femme d'environ trente-cinq ans au regard las. Elle était un peu plus grande que Catherine, avec des cheveux blonds ramenés en chignon et… entièrement vêtu de noir.

" Bonjour, Mme Mackenzie, murmura la jeune femme. Je suis Catherine Chandler, du service de l'enfance maltraitée. C'est moi qui ai repris l'enquête concernant votre fille. "

Gillian se contenta de hocher lentement la tête, avant de s'effacer pour la laisser entrer. La jeune femme découvrit un intérieur sobrement décoré. Son regard fut aussitôt attiré par le portrait en pied accroché au-dessus du canapé. On y voyait une famille heureuse ! Deirdre et ses parents. La petite fille était juchée sur les genoux de son père et serrait contre elle une poupée habillée de dentelles. Gillian Mackenzie croisa le regard de Catherine.

“ Il est magnifique, n’est-ce pas ? dit-elle, comme s’esquissait sur ses lèvres un sourire timide. C’est à présent ce que j’ai de plus cher au monde, s’altéra sa voix.

— Mme Mackenzie, je crains de venir remuer de bien pénibles souvenirs, mais c’est nécessaire pour mon enquête. Je reviens de chez votre belle-mère.

— Comment va-t-elle ? ”

La jeune femme fut surprise par sa question.

“ Bien, d’après ce que j’ai pu en juger.

— Je sais que cela vous étonne que je vous demande de ses nouvelles. Après tout, ne sommes-nous pas brouillées ? Et toutes les horribles choses qu’elle fait courir sur mon compte… mais c’est la mère de mon défunt époux et, en fin de compte, c’est à elle que je dois en partie les plus belles années de ma vie. Voulez-vous un peu de thé ?

— Volontiers, merci.

— Asseyez-vous. Je reviens tout de suite. ”

Catherine s’installa dans un fauteuil, d’où elle pouvait continuer de regarder le tableau. Pour la première fois, elle avait vraiment l’impression de faire la connaissance de Deirdre. Son hôtesse revint et lui servit une tasse de thé, avant de s’installer sur le fauteuil à côté d’elle pour regarder elle aussi le portrait.

“ Je ne m’en lasse jamais, soupira-t-elle. Je passe parfois des heures entières à le contempler.

— Je dois vous demander… Quels étaient vos rapports avec votre mari avant sa disparition ?

— Il était mon prince charmant, répondit Gillian avec un sourire. Il me faisait rire, découvrir son univers. Il aurait voulu être écrivain, mais ses parents ont fait en sorte d’étouffer cette ambition. C’est dommage. Il avait un don extraordinaire pour raconter des histoires aussi bien pour sa fille que pour moi. Le soir, quand Deirdre allait se coucher et qu’il lui lisait un conte pour qu’elle s’endorme, je restais sur le pas de la porte pour l’écouter, les regarder…

— Il est mort dans un accident d’avion, c’est bien ça ?

— Oui, frémit son hôtesse. Il revenait d’un voyage d’affaire à Baltimore. L’avion a été pris dans une tempête, le pilote a perdu le contrôle. Il n’y a eu aucun survivant… Et c’est à partir de là que le cauchemar a commencé. Mon mari venait à peine d’être enterré qu’Ester a lancé une procédure pour récupérer la garde de Deirdre, prétextant ma santé mentale fragile. Elle avait une armée d’avocats à sa disposition. Je perdais mes amis un à un. Deirdre ne parlait plus depuis des jours. Elle restait enfermée dans sa chambre, à fredonner en berçant sa poupée. Je n’ai rien pu faire pour empêcher ma belle-mère de me l’enlever.

— Habitiez-vous ici à l’époque ?

— J’ai emménagé après la mort de Kévin. Je ne pouvais plus vivre sous le même toit qu’Ester. Deirdre n’a occupé sa chambre ici qu’une douzaine de nuits.

— Où viviez-vous avant ?

— Dans l’ancienne demeure des Mackenzie, à…

— Je connais l’adresse, l’interrompit Catherine qui songea que tout, décidément, la faisait revenir à cette maison.

— C’est là que Kévin est né et Deirdre aussi…, en fait tous les Mackenzie depuis je ne sais combien de générations. C’est un endroit vraiment atypique (le regard de Gillian s’alluma). Kévin l’appelait son palais. Plus aucun Mackenzie n’y vivra, maintenant, ajouta-t-elle dans un soupir.

— Et Deirdre ? releva la jeune femme.

— Melle Chandler, je ne vous demande pas de me croire, mais une mère sait ces choses-là : ma fille n’est plus, j’en suis certaine. ”

Catherine hoqueta. Elle avait dit cela avec un tel calme.

“ Mes propos doivent vous choquer, constata-t-elle. Si j’en suis tellement convaincue, pourquoi poursuivre l’enquête ? Je mentirais en disant que c’est uniquement la volonté d’Ester. Je veux… pouvoir enfin pleurer ma fille. Je savais que vous ne me croiriez pas. Vous allez rejoindre l’opinion de tous les autres qui disent que je suis folle. ”

La jeune femme considéra Gillian Mackenzie un long moment, avant de secouer la tête.

“ Je n’ose imaginer par quelles épreuves vous avez dû passer, madame. Mais sachez que vous n’aurez pas à subir celle de mon jugement. Je suis là pour mener une enquête qui concerne la disparition de votre fille. C’est la seule chose qui m’intéresse.

— Peut-on vraiment rester objective en exerçant un métier comme le vôtre ? demanda son hôtesse. Déjà, en tant que femme, vous… devez ressentir les choses de façon bien particulière.

— J’éprouve en effet pour cette affaire un sentiment bien particulier, concéda Catherine, mais cela ne tient pas seulement à mon statut de femme. Je fais un métier où il faut bien souvent procéder par le jugement de Salomon. Nous essayons de faire au mieux, mais nous pouvons commettre des erreurs. Je ne veux en tous cas pas faire celle de vous méjuger, madame.

— Je vous demande vraiment, Melle Chandler, d’être impartiale. Je veux savoir, aussi dur que cela pourrait être. Et si j’ai été une mauvaise mère – ses yeux se voilèrent de larmes –, je veux pouvoir faire en sorte de me racheter. ”

La jeune femme réfléchissait encore à ces paroles en hélant un taxi. Comme Gillian était différente d’Ester Mackenzie. Mais sans pouvoir s’expliquer pourquoi, elle devinait chez cette dernière au moins autant de souffrance que chez la mère de Deirdre. Parce qu’elle était mère elle aussi et souffrait de la disparition de son fils. Toutefois, cela n’excusait pas son attitude. Il devait y avoir un juste milieu entre cette froideur obstinée et le renoncement dérangeant de Gillian Mackenzie. En s’installant dans le taxi, Catherine poussa un soupir las. Elle avait l’impression que cette affaire allait encore lui réserver de nombreuses surprises.

En fouillant dans son sac pour ranger son calepin, la jeune femme mit la main sur la lettre que Joe lui avait donné pour Léna. Elle se mordit la lèvre inférieure. Elle n’avait pas pensé à la donner à Vincent. Il fallait dire qu’ils avaient tous les deux autre chose à l’esprit, songea-t-elle avec un mélange d’amusement et de tristesse. Mais elle tenait là… un excellent prétexte pour se rendre dans le monde d’en bas.

La pluie se mit à tambouriner avec force le toit du taxi.

Vincent était assis dans la salle des murmures quand il avait senti la présence de Catherine toute proche. Il avait passé la journée à réfléchir à sa

conversation avec Père ou… à bouder dans son coin. Mais à présent, il se hâtait de rejoindre la bibliothèque. Quand il franchit le seuil, il découvrit la jeune femme trempée de la tête aux pieds et discutant avec Léna. Cette dernière tenait contre elle une enveloppe ou quelque chose y ressemblant. Elle hocha la tête à plusieurs reprises en souriant. Puis elles se tournèrent toutes deux vers Vincent. Catherine se précipita dans ses bras, avant de s'écarter en s'excusant :

“ Je suis en train de te mouiller.

— Mais d'où sors-tu ?

— Il pleut dehors. Mais le taxi a été pris dans un embouteillage. J'avais plus vite fait d'aller à pied et j'avais une mission urgente à remplir, dit-elle en se tournant brièvement vers Léna qui les laissa seuls. C'est du moins le prétexte que j'ai trouvé pour venir te voir, ajouta-t-elle alors.

— Depuis quand as-tu besoin de prétexte pour venir ici ? s'étonna Vincent. Il faut te sécher. Tu vas attraper froid. ”

Elle ne protesta pas quand il l'entraîna avec lui. Une fois dans sa chambre, il la fit s'asseoir et alla chercher une serviette, avant d'entreprendre de lui sécher les cheveux. La jeune femme se laissa faire avec un soupir d'aise, tout en déboutonnant son manteau et son gilet. Elle pouffa de rire quand il la frictionna vigoureusement. Vincent prenait sa tâche très au sérieux, songea-t-elle en le voyant disparaître quelques instants pour revenir avec… cette robe qui décidément, semblait toujours surgir comme par magie. Catherine se leva pour enlever son pantalon et vit Vincent se retourner vivement, tout en lui tenant la robe. Elle éclata de rire.

“ Ce que tu peux être prude, toi qui connais pourtant mon corps mieux que moi-même, susurra-t-elle d'une voix câline. Mais Vincent ne se retourna que quand elle fut habillée.

— Je craignais de ne pouvoir résister, lui expliqua-t-il d'une voix rauque.

— Cela ne m'aurait certainement pas déplu.

— Catherine ! ”

Elle fut saisie d'une crise de fou rire incoercible devant sa mine stupéfaite. Il lui fallut un moment avant de se calmer. Elle se sentit soudain incroyablement détendue, les soucis de la journée ayant disparu comme par magie. Puis son regard se voila. Elle venait de penser combien il serait bon de retrouver ainsi Vincent chaque jour. Ce dernier dut sentir la tristesse qui l'envahit alors, car il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

“ Je sais, se contenta-t-il de murmurer et elle ferma les yeux pour se laisser bercer par les battements de son cœur. Tu me manques tellement. ”

Il déposa un baiser dans ses cheveux, au creux de son cou. Et elle lui offrit l'éclat de son regard d'émeraude.

“ Vincent ? ”

C'était la voix de Mouse. Ils se retournèrent pour le voir avancer timidement sur le seuil.

“ Mouse ne voulait pas déranger. C'est juste que…

— Qu'y a-t-il ? demanda Vincent

— Je viens de faire un pari avec Jamie. Elle ne croit pas que maintenant, Mouse sait nager. Alors, je lui ai donné rendez-vous au bassin et je voudrais que tu sois… mon témoin.

— Oh ! s'exclama la jeune femme amusée. Ça a l'air sérieux. Je ne vais pas t'empêcher de remplir tes obligations, dit-elle à Vincent.

— Catherine peut venir aussi.

— Merci pour ton invitation. Je te soutiendrai, sois-en certain. ”

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvèrent tous au bassin où Jamie faisait déjà quelques brasses. Cet endroit était extraordinaire, non seulement parce que l’eau y était chaude toute l’année, mais aussi parce qu’elle était si claire qu’on croyait contempler un cristal mouvant surplombé de piliers basaltiques. Jamie avait choisi pour “ témoins ” Samantha, Joffrey et Kipper. Les deux adversaires se jaugèrent du regard. Mouse disparut dans une petite grotte pour se changer et revint en arborant fièrement son maillot de bain. Catherine dut se retourner pour ne pas éclater de rire, ce qui lui valut un regard mi réprobateur mi amusé de Vincent. Puis Mouse s’immergea prudemment, comme Jamie venait le rejoindre. Joffrey avait été chargé de donner le départ. Et quand il baissa la main, les deux jeunes gens s’élancèrent. Cette fois-ci, Catherine ne cacha sa surprise : dans un crawl un peu hésitant mais énergique, Mouse prenait la tête. La jeune femme lui lança des cris d’encouragement. Mais à mi-course, il se mélangea dans ses mouvements, ce qui permit à Jamie de le rattraper et de le dépasser. Loin de se laisser décourager, le jeune homme prit le temps de s’arrêter et de se reconcentrer, avant de se lancer à sa poursuite. Il sut profiter d’un petit courant qui traversait le bassin pour se placer juste derrière Jamie. Catherine retint son souffle. Il allait la rattraper. Jamie se retourna et le constata aussi. Elle accéléra sa cadence… Au bout de quelques mouvements toutefois, elle commença à ralentir. Catherine crut la voir grimacer. Puis elle s’arrêta tout à fait, au moment où Mouse la rattrapait. Elle dut murmurer quelque chose, car le jeune homme fit brusquement demi-tour, à l’étonnement de toute l’assistance, pour revenir vers elle. Il l’attrapa par les épaules et la ramena vers le rivage. Une fois de retour sur la terre ferme, Jamie mit quelques minutes pour reprendre haleine. Elle ne semblait pas blessée.

“ Elle a dû présumer de ses forces, commenta Vincent que la jeune femme rejoignit.

— A qui dois-je donner le baiser du vainqueur ? A l’élève ou au professeur ? ” demanda-t-elle en glissant un bras autour de sa taille. Comme il se tournait vers elle, elle s’empara de ses lèvres. D’abord surpris, il lui rendit son baiser. Ce furent les raclements de gorge de Mouse qui les ramenèrent à la réalité. Il les fixait avec un sourire béat et derrière lui, Samantha et Joffrey ne cachaient pas leur hilarité, comme Jamie, toute de dignité, vint remercier son sauveur d’un rapide baiser sur la joue, avant de disparaître.

Pour se remettre de ces émotions, ils eurent droit à un excellent dîner préparé par William. Puis Vincent et Catherine quittèrent la table pour aller se promener dans les Tunnels. La communauté se préparait à se coucher. Ils passèrent devant la chambrée où Mary finissait de raconter une histoire aux enfants assis tout autour d’elle. Catherine s’arrêta pour l’écouter.

“ Quelque chose ne va pas ? demanda Vincent en la faisant tressaillir.

— C’est… à cause d’une affaire dont j’ai été chargée. Une petite fille qui a disparu il y a trois ans.

— Ton service s’occupe de ce genre de cas ?

— C’est assez particulier. J’ai interrogé sa mère et sa grand-mère cet après-midi. Et ce que j’ai appris m’a fait beaucoup réfléchir. Je me sens

vraiment très concernée. Deirdre devrait avoir l'âge de Samantha maintenant, désigna-t-elle la petite fille qui coiffait sa poupée. Sa mère… Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle me ressemble. C'est idiot, laissa-t-elle échapper un soupir.

— Non. Tu te soucies tellement des autres, Catherine.

— Pourtant, je n'ai pas toujours été ainsi, Vincent. Tu m'as ouvert les yeux sur beaucoup de choses.

— C'est réciproque, lui jura-t-il en caressant sa joue.

— Où peut-elle être, Vincent ? Une enfant ne disparaît pas comme ça sans laisser de trace !

— Tu serais probablement étonnée d'apprendre combien il peut être facile pour un enfant de *disparaître*, comme tu dis. Si les adultes ne se soucient pas de leur souffrance, ils trouvent alors le moyen de… s'évaporer dans les airs. Combien de parents sont à la recherche de leurs fils ou de leurs filles qui ont comme… disparu de la surface de la terre ?

— Et combien d'autres ne s'en soucient pas le moins du monde ?

— Ceux-là ne sont pas aussi nombreux, mais ils existent. Pourtant, ajouta, Vincent avec un sourire, les enfants sont si extraordinaires. Ils vivent les choses si intensément. Je ne sais pas ce qui finit par avoir raison de cette part de rêve en nous.

— Tout le monde n'y renonce pas, lui assura-t-elle en se serrant contre lui. Je crois encore aux contes de fée. Et je suis sûre que toi aussi, déposa-t-elle un baiser sur sa joue. Puis-je passer la nuit ici ? "

Vincent la fixa un long moment, les yeux brillants.

" Je n'ai pas envie de me retrouver toute seule, murmura-t-elle d'une voix rauque. Je t'en prie. Il suffira que je me lève un peu plus tôt.

— Catherine… Je voudrais tellement… que tu ne te sentes pas si déchirée.

— Ça va aller, lui assura-t-elle la tête. C'est juste que… Je te promets d'être sage. "

Vincent rit doucement.

" Mais c'est moi qui risque de ne pas l'être, si je te tiens dans mes bras.

— Quoi ? Toi qui te montres si sérieux, prit-elle un air offusqué. Combien de fois as-tu dû lutter contre ton désir pour moi ? lui demanda-t-elle plus sérieusement, alors qu'il se penchait vers elle. Cette fois-ci, ne résiste pas. "

Catherine se glissa doucement hors du lit et commença à se rhabiller. Elle consulta sa montre, posée sur son manteau. Elle aurait le temps de repasser à son appartement pour se changer. Vincent bougea dans son sommeil et elle se retourna pour le regarder dormir. Une vague de tendresse la submergea et elle dut faire un violent effort sur elle-même pour ne pas se précipiter vers lui et l'embrasser. Elle devenait folle, se moqua-t-elle d'elle-même en faisant volte-face, craignant, si elle continuait de le regarder, de céder à cette impulsion. Toutefois, quand elle eut fini de s'habiller, elle s'approcha du lit et se pencha au-dessus de Vincent. Il semblait si paisible. Elle n'aurait qu'à faire un geste pour qu'il ouvre les yeux, la regarde, la… Non. Elle devait vraiment partir. A regrets, pourtant. Elle marcha de plus en plus vite dans les Tunnels pour regagner la surface. Arrivée dans son appartement, elle consulta son répondeur : il y avait un message de Jenny et un autre du secrétaire de Mme Mackenzie qui lui fixait rendez-vous pour visiter la maison. Catherine se

dirigea vers la salle de bain et en ressortit un quart d'heure plus tard. Elle ne s'attarda pas davantage, juste le temps d'avaler un café au goût infect (décidément, elle les ratait tous en ce moment) et sortit avec un biscuit entre les dents.

" Monsieur Lakefield ? salua-t-elle l'homme qui lui ouvrit la porte de la résidence Mackenzie.

— Oui, vous devez être Melle Chandler. Entrez donc, il ne fait pas chaud dehors. "

Elle le remercia d'un sourire, comme il s'effaçait pour la laisser entrer.

" J'ai eu le temps de remettre le courant. Mais pour le chauffage… Cette maison est grande et inhabitée depuis trop longtemps ", ajouta le majordome avec un pauvre sourire. C'était un homme d'une soixantaine d'années, de belle prestance.

" Cet endroit est magnifique ! "

Catherine avait déjà pu admirer l'extérieur, d'architecture gothique. Les fenêtres hautes, aux vitres fumées, donnaient à cette demeure un air aristocratique. Elle comprenait à présent pourquoi Kévin Mackenzie l'avait surnommée son " palais ". L'intérieur était tout aussi surprenant : des boiseries, des meubles précieux, de lourdes portes en chêne, un parquet impeccablement ciré. Elle leva les yeux vers les escaliers en bois sombre recouvert d'un tapis pourpre. Andrews Lakefield crut comprendre ce regard.

" Je vais vous conduire à la chambre de Melle Deirdre.

— Pouvez-vous me parler un peu d'elle ? demanda Catherine, comme ils montaient les marches.

— Une petite fille charmante qui ressemble beaucoup à son père par son caractère. Ils s'entendaient si bien, tous les deux. M. Kévin jouait avec elle à cache-cache dans la maison. Leurs rires résonnaient si agréablement entre ces murs.

— Racontez-moi cette fameuse nuit… "

Ils venaient d'arriver sur le seuil. Le majordome marqua un temps d'arrêt.

" C'était une belle nuit d'été, vraiment magnifique. Je m'en souviens, car nous avions laissé cette fenêtre ouverte. Elle donne sur le jardin.

— Le jardin ? "

Catherine cilla lorsque Lakefield eut poussé les volets. Quelle splendeur ! Elle allait de surprise en surprise. Le jardin était ceint de hautes haies de troènes et s'étendait à ses pieds : des bosquets de roses, une petite fontaine, une allée de gravier, un tilleul.

" Je n'aurais jamais cru qu'un tel endroit existait ici, à New York.

— Cette demeure est très ancienne. Elle date du milieu du XIXème siècle et a été construite par le cadet Mackenzie arrivé d'Irlande. Il a fait fortune en construisant des bateaux et en se lançant dans l'industrie, expliqua son guide. Cette maison a ceci de particulier qu'elle était destinée à cacher… un amour scandaleux.

— Oh… ? "

L'expression de Lakefield devint rieuse.

" Les Mackenzie ont fait en sorte d'oublier cette histoire et je ne l'ai découverte qu'en fouillant des caisses, dans le grenier. Je n'étais alors qu'un enfant, plaida-t-il. Ce second Mackenzie avait une maîtresse… noire. Il a construit cette maison pour pouvoir y vivre avec elle. A sa mort, l'aîné des

Mackenzie a récupéré la maison, chassé la maîtresse. J'ai dû raconter cette histoire des centaines de fois à M. Kévin. Il adorait l'entendre. Comme vous, on dirait.

" Cet amour impossible à cause des apparences me rappelle quelque chose, en effet, répondit Catherine d'une voix songeuse, tout en continuant à admirer le jardin. Elle venait de remarquer une petite balancelle.

— La chambre de Melle Deirdre est par ici, lui signifia le majordome ; elle eut du mal à s'arracher à ce spectacle pour le suivre. Il tourna une grosse clef dans la serrure et poussa la porte qui grinça.

— Rien n'a bougé depuis sa disparition. J'ai tout remis en place, une fois que les policiers sont repartis. En trois ans, c'est la première fois que j'y rentre. Je vais peut-être vous laisser. Je voudrais… enfin… Vous comprenez. Il y a tellement longtemps que je ne suis pas venu.

— Je vous en prie. Je saurai me débrouiller toute seule. "

Il se retira et la jeune femme s'avança dans la pièce. Une émotion indescriptible lui étreignait l'âme. Cette chambre… Elle ressemblait à la sienne lorsqu'elle était enfant. Encore une fois, cette coïncidence la troubla. Des jouets rangés sur des étagères, des dessins accrochés au-dessus du lit recouvert d'un patchwork rose et blanc. Il y avait une petite commode avec une boîte à musique qu'elle ne put s'empêcher d'ouvrir : une ballerine se mit à danser sur un air de piano. Catherine prit une photo et la leva vers elle : Deirdre et son père. La petite fille riait aux éclats, déguisée en princesse. La jeune femme pensa à son propre père. Elle se détourna soudain en prenant une grande inspiration, puis laissa échapper l'air de ses poumons en un soupir interminable. Il régnait dans la pièce une douce odeur de lavande. Elle se dirigea vers l'armoire, l'ouvrit et considéra les vêtements de la petite fille. Quand elle referma la porte, elle fixa son reflet un long moment. Puis… Elle crut soudain discerner un mouvement derrière elle et fit volte-face.

Au même moment, Vincent et Père virent arriver dans la bibliothèque une Narcissa à bout de souffle.

" Mon enfant, mon enfant, répéta-t-elle à plusieurs reprises. Vincent la fit s'asseoir.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-il.

— C'est Catherine. "

Vincent cilla. Il se concentra sur le don. Il vibrait toujours contre son âme.

" J'ai vu…, commença la vieille femme, un esprit très puissant la rejoindre.

— Elle n'est pas en danger, lui affirma Vincent.

— Tu ne connais pas la puissance des esprits, mon enfant. Quand ils reviennent de l'au-delà pour s'adresser aux mortels, c'est bien souvent pour exiger quelque chose d'eux, et le prix peut en être terrible ! Terrible ! "

Le parquet grinça quand la jeune femme fit un pas en avant, scrutant la porte entrouverte. Elle sentait une présence. Quelqu'un l'espionnait. Elle se rua soudain en avant, ouvrit la porte à toute volée et eut le temps de voir une forme courir dans le couloir. Elle se précipita à sa suite et la vit prendre l'escalier qui menait au grenier. A bout de souffle, elle arriva sur le pallier et s'avança dans un capharnaüm poussiéreux.

“ Montrez-vous. N’ayez pas peur. Je ne vous ferai aucun mal, assura-t-elle, mais personne ne lui répondit. Je sais que vous êtes là. Vous… ”

Elle sursauta en croyant entendre le rire d’une enfant et se hâta vers ce qu’elle croyait être la source du bruit. Cette étrange poursuite lui rappelait curieusement quelque chose, cet endroit aussi. Elle frissonna comme un souvenir remontait de sa mémoire : l’entrepôt où Vincent et elle avaient trouvé les peintures de Christopher Gentiane. Les meubles recouverts de draps blancs, l’atmosphère qui se dégageait de cet endroit. De nouveau, une forme devant elle, fugitive. Mais quand elle fut sur le point de la rejoindre, il n’y avait plus rien… qu’un petit fauteuil sur lequel se tenait un ours en peluche qui levait vers elle un regard interrogateur.

“ Melle Chandler… ? ”

Catherine poussa un cri et se retourna pour se trouver face à face avec Andrews Lakefield. Il la fixa d’un air étonné.

“ Tout va bien ?

— Il y a quelqu’un ici.

— A part vous et moi, personne, assura-t-il en fronçant les sourcils.

— J’ai entendu des rires, lui assura la jeune femme.

— Sans doute le vent. Personne ne peut entrer dans la maison. Elle est équipée d’un système d’alarme.

— A qui appartient cette peluche, pointa-t-elle un index tremblant vers le nounours ; elle vit Lakefield sourire :

— A M. Kévin. Il s’appelle Brigadoum. Comme dans…

— Je connais l’histoire, l’interrompit la jeune femme. Excusez-moi, se rendit-elle compte de sa brusquerie.

— Vous avez vraiment l’air secoué… Nous ferions mieux de sortir, pour que vous preniez un peu l’air. Vous êtes si pâle qu’on croirait…

— Que j’ai vu un fantôme, ” acheva Catherine dans un souffle.

Plus tard, elle buvait un excellent thé dans le salon avec Lakefield. Elle était assise sur une bergère de velours sombre et faisait face à une grande cheminée à l’âtre noirci. Le pare-feu en laiton était décorée de scènes champêtres. Le rebord de la cheminée en marbre était couvert d’un fin napperont de dentelles. A chaque extrémité se dressaient deux paniers de fleurs séchées. Le papier peint aux motifs azurés faisaient ressortir les meubles : un haut buffet en merisier, une table ronde couverte de bibelots en porcelaine, six tables gigognes – sur la plus grande, il y avait un jeu d’échecs en ivoire. Le majordome alla ouvrir une des portes fenêtres et les volets pour faire entrer de la lumière dans le salon qui donnait sur une véranda. La jeune femme nota la chaise longue qui faisait face au jardin, de grandes jardinières vides, des pots de fleurs tout aussi désertés. Le chant d’un merle la fit tressaillir et elle secoua la tête. Elle se sentait extraordinairement bien ici et l’avoua à Lakefield qui lui sourit.

“ Cette maison ne fait pas le même effet à tout le monde. Gray, le frère du mari de Mme Mackenzie détestait cet endroit. Il est parti avec toute sa famille à Baltimore.

— C’est de là que Kévin revenait, quand il a eu son accident.

— Oui. Il voulait demander à ses cousins d’investir dans une entreprise qu’il voulait créer. Mais ils ont refusé. M. Kévin a appelé de l’aéroport avant d’embarquer. Il a parlé à sa mère, sa femme et à la petite Deirdre. Il aura eu

au moins l'occasion de leur dire une dernière fois qu'il les aimait, s'altéra sa voix.

— C'est vraiment dommage que cette maison reste fermée.

— Madame ne veut plus revenir ici. Trop de souvenirs. Mais elle refuse aussi de vendre. Lorsque… elle ne sera plus, cette demeure, ainsi que le reste des biens Mackenzie reviendront à Deirdre… ou à ses cousins Mackenzie qui se hâteront très certainement de la vendre.

— Vous espérez encore que nous la retrouverons, lui sourit Catherine.

— Bien sûr ! s'exclama Lakefield. D'une… façon ou d'une autre.

— Que voulez-vous dire par là ? "

L'homme parut soudain mal à l'aise. Il affecta de se resservir du thé, lui en proposa – elle – puis prit le temps de siroter la boisson citronnée avant de répondre :

" La maîtresse noire pour laquelle cette maison a été construite s'appelait Virginia, émergea enfin sa voix du silence. Je vous ai dit que l'aîné des Mackenzie l'avait chassée à la mort de son cadet. Mais c'est encore une fois une version " officielle ". En réalité, j'ai mis la main sur le journal d'un de mes prédécesseurs dans cette maison. Il est le seul à faire mention de ce qui s'est exactement passé. Je ne voulais pas vous en parler, car vous m'auriez sans doute cru fou. "

Il la considéra un moment. La jeune femme attendit qu'il poursuive.

" Je n'ai pas d'autre preuve que ma mémoire. Le journal en question a disparu, sans que je sache comment. Mais ce majordome, Patrick – je n'ai que son nom –, y assurait que Virginia avait un… don, se racla-t-il la gorge.

— Un don ?

— C'était une sorcière, lâcha Lakefield du bout des lèvres. Il l'appelle d'ailleurs bien plus souvent ainsi que *Virginia*. Elle pouvait invoquer des esprits, voir dans la nuit la plus noire aussi bien qu'en plein jour et faisait des décoctions de toutes sortes. "

Catherine songea avec amusement que le majordome venait de tracer un portrait qui aurait pu convenir à Narcissa.

" A l'annonce de la mort de son amant, loin de pleurer comme on aurait pu s'y attendre, elle est allée s'enfermer dans sa chambre. Elle refusa toute boisson et toute nourriture. L'aîné des Mackenzie était en voyage quand il a appris la tragédie et il lui a fallu une semaine pour regagner New York. Virginia devait savoir quel sort serait le sien : jetée à la rue comme une vulgaire prostituée, elle n'aurait aucune chance de survivre. Patrick raconte qu'à plusieurs reprises, en passant près de la porte de sa chambre, il entendit d'étranges psalmodies, des sortes… d'incantations. Quand M. Mackenzie arriva, c'était en pleine nuit… une nuit d'été, précisa Lakefield. Il alla frapper à la porte de Virginia qui ne répondit pas. Alors, il demanda un pied-de-biche et força la porte, bien décidé à chasser cette femme de ce qui était désormais sa demeure. Ils eurent une violente dispute. Virginia refusait de quitter cette maison que son amant avait construite pour elle. Mackenzie lui jura qu'il la ferait sortir d'ici morte ou vive. Quand il revint le lendemain, toute la maisonnée était affolée. On avait retrouvé Virginia étendue dans son lit… Elle s'était empoisonnée en ingurgitant probablement une potion qu'elle avait préparée. Mais tel que cela se présentait, Mackenzie aurait très bien pu être accusé. Il prit peur. Et ordonna que la chambre de Virginia soit murée avec tout ce qu'elle contenait. On n'entendit plus parler d'elle.

Le majordome s'interrompit pour contempler un instant le jardin. La jeune femme ne pouvait pas s'empêcher d'être impressionnée par cette histoire. Son côté rationnel lui affirmait qu'on ne pouvait pas disparaître ainsi, mais durant ces deux dernières années, elle avait assisté à suffisamment d'évènements étranges pour ne pas être si catégorique. Paracelsus, par exemple, savait apparaître et disparaître à volonté. Et ne le croyait-elle pas capable d'exercer sur la communauté, Vincent et elle, une vengeance posthume ? Il y avait aussi Narcissa… et Christopher. Depuis cette aventure, elle avait changé d'opinion concernant pas mal de choses.

" J'ai voulu retrouver la chambre de Virginia, reprit Lakefield. Mais je n'ai jamais réussi. La maison a connu pas mal de bouleversements dans son architecture, depuis cette histoire. Je soupçonne cette maison d'avoir encore bien des secrets à nous révéler. Dans le sous-sol, par exemple, j'ai découvert un jour un passage secret qui ouvrait sur un réseau de tunnels – Catherine manqua de sursauter. Il doit s'étendre sous la ville sous des kilomètres et des kilomètres. Du temps de la prohibition, les Mackenzie en ont utilisé une infime partie pour y cacher l'alcool qu'ils vendaient en contrebande. "

Catherine quitta la maison en fin d'après-midi seulement. Elle avait écouté Lakefield lui raconter d'autres histoires de la famille Mackenzie, mais aucune qui ne l'ait autant intéressée que celle de Virginia. Elle décida de marcher pour se remettre les idées en place. La nuit commençait à tomber. Les passants se hâtaient de rentrer chez eux. La circulation était de plus en plus dense. La jeune femme avançait d'un pas rapide. Un vent glacial soufflait dans la rue et elle avait remonté le col de son manteau, se recroquevillant pour lutter contre les bourrasques de plus en plus violentes. Elle marchait sans vraiment avoir conscience de là où elle allait, l'esprit rempli de toutes sortes d'images qui s'entrechoquaient sans avoir de sens.

Brusquement, surgissant d'une ruelle transversale, une silhouette entra dans son champ de vision. Elle n'eut pas le temps de l'éviter et la percuta de plein fouet. Elle perdit l'équilibre et se retrouva par terre, stupéfaite. Son regard se posa alors sur un visage parcheminé aux yeux rieurs. La femme lui tendit la main qu'elle accepta en maugréant :

" Excusez-moi, je ne vous avais pas vu.

— C'est moi, fit une voix très douce. Je rêvassais et je ne regardais pas où j'allais. "

Elles échangèrent un sourire. Son interlocutrice devait avoir une cinquantaine d'années. Ses cheveux argentés étaient ramenés en chignon sur le sommet de son crâne, ce qui mettait en valeur l'ovale de son visage. Elle avait des yeux sombres extraordinaires et fascinants, si pétillants de joie de vivre que la jeune femme en était estomaquée.

" Vous ne vous êtes pas fait mal, au moins ? lui demanda-t-elle.

— Non, tout va bien. Je vous remercie. "

Catherine commençait à reprendre sa route quand l'inconnue l'attrapa par le bras.

" Je ne voudrais pas vous importuner, mais j'ai fait un très long voyage et je n'ai rien dans l'estomac. Peut-être pourrions-nous prendre quelque chose ensemble ? "

La jeune femme la fixa avec stupéfaction. Et fut encore plus surprise de hocher la tête. La femme sourit et la prit par le bras. Elles entrèrent dans un restaurant, s'installèrent à une table.

“ Je me présente, fit l'inconnue en lui tendant la main. Christa.

— Catherine Chandler, répondit cette dernière en lui serrant la main.

— Je sais, répondit Christa en ouvrant le menu.

— Vous savez ? ”

La femme désarma sa stupeur d'un sourire.

“ J'adore les beignets aux pommes. Vous en voulez aussi ? lui demanda-t-elle, avant de héler un garçon et de passer commande sans que la jeune femme ne pense à intervenir. Elle finit par secouer la tête, comme si elle sortait d'un long rêve et considéra Christa un long moment. Cette dernière semblait prendre un plaisir particulier à observer les gens autour d'elle. Elle semblait réellement fascinée.

“ Ce que tout cela a pu me manquer, soupira-t-elle.

— Vous étiez partie depuis longtemps ?

— Une éternité, lui sourit la femme. Mais j'avais beaucoup de choses à faire. J'aurais voulu revenir plus tôt, mais il me fallait un bon prétexte. ”

Elle s'interrompit comme le serveur déposait sur la table le contenu de son plateau. Christa se jeta sur son premier beignet aux pommes avec voracité. Catherine la regarda faire avec curiosité, en l'entendant pousser des soupirs de plaisir.

“ C'est si délicieux.

— C'est… un simple beignet, lui fit remarquer la jeune femme et sa compagne éclata de rire.

— Bien sûr, bien sûr… mais il y a si longtemps que je n'en ai pas mangé. Vous ne mangez pas les vôtres ? ”

Catherine en prit un et mordit dedans sans grande conviction. La saveur acidulée et voluptueuse se répandit dans sa bouche. C'était vraiment excellent !

Elles commencèrent à discuter, à parler de choses et d'autres. La jeune femme était étonnée de confier autant à une inconnue. Mais elle se sentait en confiance et Christa lui plaisait énormément, sans qu'elle puisse savoir pourquoi. Au bout de deux heures, Catherine réalisa qu'il était déjà tard. Comme elle songeait, à regrets, à prendre congé, la femme lui demanda :

“ Nous y allons ?

— Nous ? répéta la jeune femme sans comprendre. Où ?

— Là où *il* vous attend. ”

Le sang de Catherine se glaça soudain dans ses veines. Elle ne pouvait pas parler de Vincent !

“ Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Catherine, je vous ai dit que je vous connaissais. Et je *le* connais *lui* aussi. J'ai hâte de *le* rencontrer. ”

Cette fois-ci, elle avait peur. Christa plongea son regard dans le sien.

“ Vous n'avez rien à craindre de moi. Vous savez bien que je suis une amie.

— Je ne sais rien de vous, répliqua la jeune femme qui éleva le ton, ce qui lui valut un regard interrogateur du serveur qui passait.

— Je pense que nous devrions sortir pour en discuter. ”

La femme se leva et attendit qu'elle en fasse autant. Une fois dehors, Christa commença à parler d'une voix basse et rapide.

“ On m'a parlé de la communauté qui existe dans les Tunnels, sous New York, des gens qui y vivent en paix, qui s'aident les uns les autres et viennent aussi en aide à ceux qui sont plus démunis qu'eux.

— Comment ? ”

La jeune femme songea qu'un ami du monde d'en haut aurait pu parler, mais c'était impossible. Comme elle, ils avaient juré le silence et respectait bien mieux le secret qu'elle, d'ailleurs.

“ Vous savez ce que c'est que de garder un secret, répondit en écho sa compagne, avec un geste vague. Je ne peux rien vous dire de plus. Je souhaiterai juste les rencontrer. *Lui* surtout. ”

Catherine secoua la tête. Ce n'était pas possible… !

“ S'il vous plaît, Catherine, faites-moi confiance. Normalement, je ne devrais pas vous le demander. Vous connaître a déjà suffi à me faire une opinion, mais… ”

La jeune femme la regarda sans comprendre. Une opinion ? Elle ne saisissait pas…

“ Je suis désolée, secoua-t-elle la tête. Mais cela fait déjà trop souvent que j'ai été amenée à conduire des étrangers dans… Cette fois-ci, je crois qu'on ne me le pardonnerait pas.

— Vous voulez parler de Père ? la fit sursauter Christa. Ne vous en faites pas pour lui. Il ne dira rien. Si je pouvais, Catherine, j'irai seule, croyez bien que je ne veux vous causer aucun embarras, mais j'ai besoin que vous m'y conduisiez. Ensuite, je repartirai comme je suis venue et vous n'entendrez plus parler de moi. Je vous le promets. ”

La jeune femme résista encore. Soudain, elle se rendit compte qu'elles venaient d'entrer dans Central Park. Elle n'arrivait pas à y croire ! Elle jeta un coup d'œil à la femme qui se contenta de lui sourire. De guerre lasse, et à son grand étonnement, elle finit par céder.

Quelques minutes plus tard, elles marchaient dans les tunnels. Catherine s'attendait à voir Vincent surgir d'un moment à l'autre. Mais elle ne le vit qu'au moment d'arriver dans la bibliothèque. Il était en train de lire pour Père et les enfants.

Comme les vagues font vers la rocheuse rive,
Nos minutes se hâtent vers leur fin,
L'une remplaçant l'autre en course successive
Et toutes en avant suivant même chemin.

La naissance, d'abord océan de lumière,
Croît et maturité vient couronner son front,
Une éclipse sournoise alors lui fait la guerre
Et le temps qui donna vient reprendre son don.

Le temps anéantit la fleur de la jeunesse ;
Il creuse ses sillons au front de la beauté,
Dévore la nature en sa plus rare espèce
Et rien ne fut jamais de sa faux respecté.

Pourtant, mes vers vivront dans cette ère nouvelle,
Pour louer ta vertu, malgré sa main cruelle.

“ Comme il lit Shakespeare ! ” souffla Christa avec émotion, les mains jointes sur sa poitrine. A peine eut-elle dit ces mots que Vincent se retourna vers elles. Il sursauta en voyant l’inconnue qui se tenait auprès de Catherine. Cette dernière le vit froncer les sourcils, mais c’était la réaction de Père qu’elle appréhendait le plus.

“ Soyez les bienvenues ! lança le patriarche en quittant son siège pour se diriger vers Christa, le visage éclairé d’un sourire ; la jeune femme était abasourdie. Chère Catherine, la salua-t-il en déposant un baiser sur sa joue. Avez-vous passé une bonne journée ?

— Oui, Père, merci, balbutia-t-elle, en voyant Vincent la rejoindre. A son regard interrogateur, elle répondit en faisant les présentations : Voici Christa. Une… une amie. ”

Vincent la salua en s’inclinant légèrement. Père vint la prendre par la main et l’aida à descendre les quelques marches qui la conduisirent à un fauteuil, au milieu des enfants.

“ Etes-vous confortablement installée ? s’enquit le vieil homme.

— Je n’ai jamais été aussi bien, lui sourit Christa, avant de lever les yeux vers Vincent et Catherine qui les rejoignaient.

— Je ne m’attendais pas à une telle vision. Vous êtes tous plus beaux que je ne l’avais imaginé, s’adressa-t-elle à la cantonade. Samantha ? ”

La petite fille tourna vers elle un regard interrogateur.

“ J’ai quelque chose pour toi. Approche et mets tes mains comme ceci, en coupe. ”

L’enfant obéit. La femme fouilla dans ses poches, marmonna des paroles inintelligibles, avant de pousser un soupir satisfait. Ses mains déposèrent dans celles de Samantha une minuscule boule de fourrure. La fillette écarquilla des yeux surpris, comme les autres enfants l’entouraient.

“ Je l’ai trouvé au milieu des détritus. Il est encore tout petit, mais si tu t’occupes bien de lui, il grandira et deviendra ton meilleur ami. C’est un petit chinchilla. C’est quand même plus doux qu’un poisson rouge, ajouta-t-elle en regardant Catherine qui ne savait plus comment réagir. Vincent, pourriez-vous… lire encore pour moi ? J’aime ce poème, vous savez, qui commence par… ”

Elle fouilla dans sa mémoire avant de réciter :

J’ai rêvé un rêve – que je n’entends point –
Dans lequel j’étais Reine et fille…

“ C’est de Blake, je crois. Et je sais que Catherine aime aussi beaucoup cet auteur. ”

Comme il allait répondre, son Père tendit à Vincent le recueil des *Chants de l’Innocence*, ouvert à la bonne page. Mais il ne regardait pas son fils et fixait Christa avec une expression que la jeune femme ne lui avait pas vue depuis… Margaret. Vincent retourna à sa place, suivi par Catherine qui s’assit à ses pieds et posa sa tête sur ses genoux.

J’ai rêvé un rêve – que je n’entends point –

Dans lequel j'étais Reine et fille ;
J'avais pour gardien un Ange bénin ;
Jamais ne fut trahie peine naïve !

Je pleurais, pleurais nuit et jour
Tandis qu'il essuyait mes pleurs,
Je pleurais, pleurais jour et nuit
En lui cachant le délice de mon cœur.

Déployant ses ailes, il s'en fut au loin ;
Le matin rougit de rose rougeur ;
Je séchai mes pleurs et armai mes peurs
De mille lances et boucliers.

Bientôt, mon Ange revint ;
J'étais armée, ce fut en vain ;
Mes jeunes ans s'étaient enfuis,
Ma tête avait des cheveux gris.

Une larme roula sur la joue de Christa, comme Vincent lisait ainsi. Ce dernier, penché sur sa lecture, n'en vit rien, mais Catherine, elle, fut saisie d'une émotion indescriptible qui finit par l'atteindre. Il releva la tête, une fois le poème finit et considéra la femme assise au milieu des enfants, dont le regard noyé de pleurs ne le quittait pas.

" Mon père aimait énormément ce poème, murmura Christa. Je vous remercie, sourit-elle à Vincent. En l'entendant, j'avais l'impression de redevenir une enfant. "

Vincent referma le livre d'un geste très doux. Catherine leva les yeux vers lui et vit qu'il semblait ému. Ils se regardèrent longuement. Il y avait tellement d'amour dans cet échange silencieux que le cœur de la jeune femme tressaillit de bonheur. La voix de William les ramena à la réalité : comme toujours, il venait annoncer avec fierté et une joie évidente que le repas était servi. Les enfants entourèrent Christa et l'escortèrent, suivis par Père, Vincent et Catherine.

Le repas, comme toujours, se passa dans la bonne humeur, mais l'atmosphère, à ce qu'il semblait à la jeune femme, était particulièrement gaie. Père plaisantait avec leur invitée et accepta même de prendre la petite boule de poil – baptisée rapidement Lucky – dans ses mains. Catherine décida finalement de ne plus se poser de questions et de vivre l'instant tel qu'il se présentait.

" C'est une sage décision ", lui lança Christa, la mine radieuse ; la jeune femme se contenta de lui sourire et se laissa aller contre Vincent. Ce dernier entoura sa taille d'un bras aimant. Elle ne l'avait jamais vu aussi détendu. C'était comme si tout ce qui les déchirait s'était envolé comme par magie.

Ils veillèrent ainsi jusque tard dans la nuit, personne ne songeant même à aller coucher les enfants. Comme lors de la Fête de l'Hiver, on cherchait à prolonger cet instant le plus longtemps possible. Et ce fut Christa qui finit par rappeler tout le monde à l'ordre. Les enfants ne protestèrent pas quand elle leur demanda d'aller au lit. Elle les regarda jusqu'à ce qu'ils aient disparu au détour du tunnel. Puis elle se retourna vers Vincent et Catherine,

tendrement enlacés, mais qui voyaient déjà sonner l'heure de la séparation ; ils ne virent pas l'étrange regard qu'elle posait sur eux. Mais dès que la jeune femme se tourna vers elle, son expression changea du tout au tout.

" Catherine, Vincent, je voudrais encore vous remercier. J'ai passé une merveilleuse soirée et vous voir si attachés l'un à l'autre y est pour beaucoup. "

La jeune femme rougit, mais Vincent ne parut pas troublé par cette remarque. Père revenait avec une torche, mais il n'était pas seul : Narcissa l'accompagnait. Elle s'arrêta net en voyant Christa. Elle ouvrit la bouche pour parler, mais la femme plongea son regard dans le sien et elle secoua la tête, comme si elle sortait d'un très long rêve. Elle ne savait même plus pourquoi elle était venue. Pourtant, c'était important, elle le savait. Elle finit par balbutier quelques paroles d'excuses, avant de s'en retourner. Catherine fut surprise par son attitude. Mais comme elle allait parler, Christa la devança :

" Il est temps pour nous de regagner le monde d'en haut. Vous avez beaucoup de travail, demain.

— C'est vrai, soupira la jeune femme dont l'expression s'altéra ; elle leva les yeux vers Vincent qui la considérait comme si elle était la chose la plus merveilleuse au monde.

— Allons, vous deux, les morigéna Christa.

— Reviendrez-vous nous voir ? demanda Père vers qui elle se retourna.

— Cela vous ferait plaisir ? demanda-t-elle avec étonnement.

— Enormément, oui, bien sûr, lui assura le vieil homme. Je n'avais pas passé une aussi bonne soirée depuis… très longtemps, baissa-t-il les yeux, comme sa voix devenait rauque.

— Jacob, le surprit-elle en l'appelant par son prénom, vous êtes un charmeur. Hélas, j'ai moi aussi beaucoup à faire et je ne sais pas quand je pourrais revenir. Toutefois, ne m'oubliez pas dans vos prières. Je sais que je les entendrai. "

Elle s'approcha de lui et déposa un baiser sur sa joue. Le patriarche cilla à plusieurs reprises, stupéfait. Puis Christa revint vers Catherine qu'elle prit par le bras. A regret, la jeune femme s'écarta de Vincent, sans le quitter des yeux, jusqu'à ce que lui et Père disparaissent à sa vue au détour d'une galerie. Elle poussa alors un interminable soupir.

" N'ayez crainte, lui chuchota sa compagne. Le temps des séparations s'achèvera bientôt et lorsque votre amour brillera de toute son éclat, quand il aura vaincu tous les obstacles, tous ceux qui voudraient lui nuire, plus rien n'empêchera votre bonheur.

— Je voudrais vous croire, murmura Catherine.

— L'espoir ne doit jamais quitter votre cœur. La foi peut déplacer des montagnes et celle que vous avez en votre amour vous fera accomplir des prodiges, soyez-en certaine ! "

Catherine émergea lentement du sommeil. Elle fronça les sourcils, ne se souvenant pas comment elle s'était couchée hier soir. Elle s'étira longuement : elle n'avait pas dormi aussi bien depuis longtemps. Elle se sentait extraordinairement reposée. Elle se décida finalement à se lever. Son réveil sonna à ce moment-là. Elle se retourna pour l'éteindre. Ce ne fut que dans la salle de bain qu'elle songea brusquement à Christa. S'étaient-elles

séparées une fois à la surface ? Sa compagne l'avait-elle accompagnée jusqu'à son immeuble ? Où était-elle montée ? Peut-être dormait-elle dans son salon ? Pourquoi ne se souvenait-elle de rien ? Elle ouvrit la porte qui séparait sa chambre du salon. Personne. Mais les coussins dérangés, la table repoussée prouvaient que quelqu'un avait dormi ici. Christa, songea la jeune femme en s'avançant. Elle ne l'avait pas entendue partir et fut déçue qu'elle n'ait pas laissé un mot… Catherine remarqua soudain quelque chose d'insolite, coincé entre deux coussins de son canapé. Elle tira l'objet et vit que c'était un journal, dont la couverture en cuir sombre dénotait l'ancienneté. La jeune femme l'ouvrit à la première page. S'attendant à voir le nom de Christa, elle sursauta en déchiffrant une écriture à l'encre pâlie : Patrick… le reste du nom était illisible. Ça ne pouvait pas être…, tourna vivement les pages la jeune femme. Et plus elle parcourait le journal plus la stupeur se dessinait sur ses traits. C'était le journal dont Lakefield lui avait parlé. Elle s'assit pour en lire quelques passages. En tournant les pages, quelque chose tomba sur ses genoux : une feuille, pliée plusieurs fois, qu'elle ouvrit avec précaution tant le papier paraissait avoir souffert du passage du temps. C'était un plan, réalisa Catherine au bout d'un moment. Elle avait l'intuition qu'il pouvait s'agir d'une des pièces du puzzle qui lui manquaient, mais elle devait s'en assurer.

La jeune femme faisait les cent pas dans le " petit salon rouge ". Elle se retourna brusquement quand elle entendit la porte derrière elle s'ouvrir. Andrew Lakefield s'avança vers elle :

" Vous avez demandé à me voir ? lui demanda-t-il avec étonnement et elle lui tendit aussitôt le journal de Patrick. Mon Dieu, le reconnut-il aussitôt. Comment est-il entré en votre possession ?

— Je l'ignore, avoua Catherine. J'ai trouvé aussi ceci. "

Le majordome prit le plan, alla jusqu'à une table pour le déplier avec précaution. Il demeura penché au-dessus de la feuille un long moment, murmurant de temps à autre des commentaires inaudibles.

" Est-ce bien ce que je crois ? le rejoignit la jeune femme.

— C'est un plan de la résidence Mackenzie au moment de sa construction. Ici, désigna-t-il d'un index tremblant, c'était la chambre de Virginia.

— Croyez-vous qu'à partir de ce plan, nous pourrions retrouver où elle se trouve aujourd'hui ?

— Il faudrait nous rendre aux archives. Ce sera sans doute très long. Mais Patrick nous apportera certainement son aide.

— Qu'est-ce que cela signifie ? les fit se retourner la voix glacée d'Ester Mackenzie. Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu de votre visite ?

— Ce n'est pas vous que j'étais venue voir, madame, mais votre majordome, répondit la jeune femme qui vit la maîtresse de maison blêmir. J'aurais besoin de son aide, car je pense qu'il peut m'aider à retrouver votre petite-fille. Je ne vous demande pas de comprendre, la devança-t-elle avant qu'elle ait ouvert la bouche. Mais il est capital qu'il vienne avec moi. Nous devrons aussi retourner dans votre ancienne demeure.

— Pas question, claqua la voix d'Ester Mackenzie. Vous vouliez voir la chambre de Deirdre, et c'était légitime, mais si vous ne me donnez pas plus d'explication, je n'exaucerai pas votre demande.

— Madame, c’est très important ! intervint Lakefield ; son employeuse le foudroya du regard. J’ai retrouvé le journal de Patrick, ne se laissa-t-il cependant pas impressionner. Je vous en avais parlé, vous vous en souvenez.

— Ce ne sont que des fariboles, articula-t-elle d’une voix blanche. Maintenant, sortez d’ici, Melle Chandler, ou je vous fais raccompagner. ”

Les deux femmes s’affrontèrent du regard un long moment, puis Catherine décida que cela ne mêlait à rien. Avant de partir, elle donna sa carte à Lakefield et lui dit de garder ce qu’il lui avait donné : il en ferait probablement meilleur usage qu’elle. Elle devinait qu’elle reverrait très vite le majordome.

En arrivant à son bureau où elle n’avait pas mis les pieds depuis plusieurs jours, elle tomba nez à nez avec Olivia qui ne lui cacha pas son ressentiment de l’avoir mise à l’écart d’une affaire qu’elle lui avait pourtant abandonnée. Catherine regrettait que leur relation s’envenime de la sorte. Elle avait espéré qu’elles deviendraient amies, mais elle n’avait pas trouvé chez sa collègue ce que ses collègues du bureau du procureur avaient su lui apporter. Olivia se contentait de bien faire son travail. Ce n’était pas sa faute. A force de côtoyer des histoires les plus sordides les unes que les autres, elle avait dû se forger une armure d’indifférence que la jeune femme ne voulait jamais revêtir. En s’installant derrière son bureau, Catherine s’empara aussitôt du dossier Mackenzie et le parcourut une nouvelle fois en se disant qu’à la lumière de ce qu’elle avait appris ces derniers jours, elle en ferait certainement une lecture bien différente. Elle ne cessait de repenser à Christa, en fixant une photo de Deirdre. Elle était sortie de sa vie de la même façon qu’elle y était entrée, mais en y laissant une chaleur chère à son cœur. Elle espérait la revoir. La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Quand elle décrocha, elle reconnut la voix d’Andrews Lakefield.

“ Mademoiselle, je suis aux archives et j’ai pu remettre la main sur des plans d’architectes de la maison.

— Comment… ?

— Madame m’a donné mon congé.

— Je suis désolée.

— Ce n’est pas grave. Ce qui nous occupe est beaucoup plus important. J’ai découvert quelque chose de vraiment intéressant.

— Si vite ?

— L’archiviste m’a donné exactement ce qu’il me fallait. J’aurais bien voulu la remercier, mais je ne l’ai trouvé nulle part. C’est étrange…

— Quoi donc ?

— Quelque chose en elle m’était familier.

— Décrivez-la moi, demanda un peu abruptement la jeune femme et en entendant la réponse de Lakefield, elle pâlit. Christa…, murmura-t-elle.

— Oui, c’est comme ça qu’elle s’appelle. Vous la connaissez ?

— Vous êtes toujours aux archives ? Ne bougez pas, j’arrive ”, fit-elle comme il lui répondait par l’affirmative.

Elle raccrocha aussitôt pour se ruer hors de son service.

Un quart d’heure plus tard, elle écoutait l’ancien majordome lui expliquer comment il pensait avoir découvert l’emplacement de la chambre de Virginia.

“ Vous en êtes sûr ?

— Quasiment, oui. Mais ça ne nous sert pas à grand-chose maintenant, soupira Lakefield, si nous ne pouvons pas retourner dans la maison. Si je n'avais pas été licencié, j'aurais pu…

— Les tunnels ! s'exclama soudain Catherine. Vous m'avez dit qu'il y avait un passage secret donnant sur le sous-sol de New York.

— Oui, mais je ne sais y accéder que de l'intérieur.

— Nous allons consulter les plans des sous-sols de la ville. Je devrais pouvoir retrouver votre passage. Vous me suivez ? s'enquit-elle en se dirigeant vers la porte des archives.

— Votre enthousiasme est vraiment surprenant, lui sourit-il. Vous avez l'air d'avoir pris cette histoire tant à cœur. D'autres se seraient certainement découragés, surtout en sachant qu'il leur aurait fallu affronter les Mackenzie.

— Il n'y a que Deirdre qui compte pour moi, fit la jeune femme d'un ton déterminé. En route ! "

Mouse brandit fièrement la petite roue qu'il avait fabriquée pour Lucky. Samantha sauta de joie et battit des mains. Elle prit l'accessoire pour le mettre dans la cage du petit chinchilla. Elle n'avait accepté de l'y enfermer que quand Père lui avait expliqué les risques que courait un animal aussi petit à divaguer dans leur univers. Il pouvait se perdre ou se blesser. Et on ne savait pas non plus s'il s'entendrait avec le raton laveur de Mouse. Ce dernier, comme pour s'excuser, s'était empressé de fabriquer ce jouet pour Lucky, afin qu'il puisse tout de même se dégourdir les jambes. La petite fille était aux anges. Père rejoignit Vincent qui observait le spectacle avec l'œil d'un grand frère. Comme il se tournait vers son fils, il remarqua Narcissa qui venait d'apparaître sur le seuil. Le patriarche fut étonné : il était rare que la vieille femme leur rende aussi souvent visite. Elle avait un drôle d'air. Vincent le remarqua aussi et s'avança vers elle. Elle leva vers lui ses yeux aveugles.

" L'esprit était là, hier soir. Je sens encore sa présence.

— Je n'ai vu aucun esprit, Narcissa, lui jura Vincent.

— Je me doute bien qu'il ne vous est pas apparu entouré d'éclairs et de brumes opaques. Il n'y a que les naïfs pour croire que cela se passe ainsi. Mais il était là, j'en suis certaine. J'étais venue vous prévenir, hier soir, mais il semble qu'il a utilisé son pouvoir sur moi. Je ne me souviens de rien.

— Tu es venue, en effet, mais tu es repartie aussitôt et nous n'avons pas compris pourquoi.

— Je t'avais prévenu : il est très puissant. Et il est auprès de Catherine.

— Elle était accompagnée… par une femme, fit Vincent d'une voix de plus en plus hésitante. Pourrait-il s'agir d'elle ?

— Je l'ignore. Mes pouvoirs sont inexplicablement diminués. Je peux juste sentir sa présence. Fais bien attention, mon enfant. Et veille sur Catherine. "

La vieille femme fit soudain volte-face et s'en retourna sans un mot de plus. Vincent la suivit du regard, à présent inquiet.

" Que voulait-elle ? vint le rejoindre Père.

— Me mettre en garde, répondit son fils dans un murmure. Je ne l'ai jamais vue aussi préoccupée. Elle dit que Catherine est en danger, mais je ne sens aucun danger.

— Votre lien est sans doute plus fiable qu'elle, haussa les épaules le vieil homme.

— Vous ne devriez pas dire ça, Père. Narcissa ne se trompe jamais. ”

Catherine brandit la lampe torche qu'elle était passée récupérer à son appartement. Lakefield la suivait, visiblement impressionné. Il sursautait au moindre bruit, au moindre mouvement de leurs ombres sur les parois suintantes. Personne ne devait venir dans cette section des Tunnels bien souvent, mais la jeune femme avait reconnu des signes confirmant qu'elle faisait partie de la sphère d'influence de la communauté. Elle consulta la carte qu'elle avait reproduite aux archives. Ils ne devaient plus être très loin. Elle suivait une grosse canalisation de gaz qui courait au plafond. Ici, ils devaient tourner et prendre ensuite à gauche. Le sol dallé laissa place à de la terre battue. Lakefield s'arrêta soudain.

“ Je reconnais cet endroit, se réverbéra sa voix dans la galerie. Je m'en souviens très bien. Il doit y avoir de vieilles caisses en bois un peu plus loin. ”

Ils les trouvèrent effectivement. L'ancien majordome osa alors prendre les devants, Catherine lui tendit sa torche.

“ J'espère que ça peut s'ouvrir de l'extérieur ”, marmonna-t-il en tâtonnant le mur de brique. Il chercha pendant un long moment. Quand la jeune femme voulut l'aider, il poussa une exclamation et elle entendit très distinctement un déclic suivi d'un grincement métallique. Un rai de lumière passa à travers un passage entrouvert. Catherine aida Lakefield à dégager l'ouvrir plus grand. La lumière se déversait dans la cave par un soupirail.

“ Je n'aurais jamais cru entrer dans cette maison de cette façon, ” commenta l'ancien majordome. Quand ils eurent grimper les escaliers menant à la cuisine, il lui demanda de l'attendre, le temps qu'il aille désactiver le système d'alarme. Il revint au bout de quelques minutes et lui demanda de le suivre. Sans savoir pourquoi, ils parlaient à voix basse. Catherine sentait une atmosphère particulière dans la maison, comme une attente et elle savait que Lakefield éprouvait la même chose à son expression. Ils grimpèrent aussitôt au premier. L'ancien majordome alluma le long corridor et éteignit la lampe.

“ Si j'en crois mes calculs, la chambre devraient se trouver entre la buanderie et le petit vestibule. Mais…(il frappa le mur avec vigueur), c'est très épais et à moins d'avoir les outils adéquats, nous n'y arriverons jamais.

— J'ai une hypothèse, lui confia Catherine. Je crois que Deirdre est allée dans la chambre de Virginia.

— Comment aurait-elle pu ? Un autre passage secret ? Dans sa chambre ? Comment l'aurait-elle découvert ? C'est impossible, Melle Chandler.

— Et quelle chance aviez-vous de trouver aussi rapidement les renseignements dont nous avions besoin ? Et pour ce qui est du journal de Patrick ? ”

Elle l'entraîna dans la chambre de la petite fille. Ils passèrent une heure à ausculter tous les murs, mais cela ne donnait rien. Découragée, Catherine se laissa tomber sur le lit de Deirdre. D'un geste distrait, elle se mit à caresser les peluches qui s'alignaient sur le patchwork. Sa main s'arrêta sur un petit ours.

“ Brigadoum…, murmura-t-elle.

— Pardon ? ”

Mais elle ne l'écoutait pas. Elle essayait de se souvenir de ce qui s'était passé dans le grenier.

“ Il faut aller voir Brigadoum ! ” s'exclama-t-elle soudain. Lakefield ne put que la suivre. Une fois dans le grenier, la jeune femme se précipita vers l'ours en peluche et souleva la chaise sur laquelle il était assis. Elle se mit à genoux et frappa le plancher. Elle poussa un cri de triomphe quand ça résonna creux.

— Il faudrait quelque chose pour soulever les planches, se tourna-t-elle vers l'ancien majordome.

— Je sais où je peux trouver ça. Je reviens tout de suite. ”

Il était parti depuis quelques secondes quand Catherine entendit un bruit derrière elle. Elle fit volte-face et sursauta en croisant un regard sombre, mais chaleureux.

“ Christa ? Que…?

— Je suis contente que vous ayez fait si vite. J'étais impatiente de votre découverte.

— Comment avez-vous réussi à entrer ? ”

La femme rit doucement.

“ Christopher avait raison à votre sujet. ”

Catherine crut qu'elle avait mal entendu. Il ne pouvait pas s'agir de…

“ Gentiane ? Vous connaissez Christopher Gentiane ? Je savais bien qu'il n'était pas mort, s'écria-t-elle.

— Il est mort, articula doucement Christa. Et moi aussi.

— Oh… Non…, protesta la jeune femme.

— Vous n'avez pas réagi : Christopher, Christa. Cela aurait dû vous sauter aux yeux. C'est étrange qu'une grande magicienne comme vous n'ait pas tout de suite compris.

— Magicienne ? répéta Catherine sans comprendre.

— A votre manière, oui. Par votre amour pour Vincent et la façon dont vous essayez de distribuer le bonheur auprès de vous.

— Qui êtes-vous ? ” supplia la jeune femme qui vit Christa s'agenouiller auprès d'elle. Elle la vit alors lentement changer d'apparence sous ses yeux et hoqueta en reconnaissant :

“ Deirdre… ”

Elle crut défaillir.

“ N'ayez pas peur, tenta de la rassurer une voix enfantine. Je savais que vous me reconnaîtriez tout de suite. C'est pour ça que j'ai pris cette apparence.

— Je suis en train de devenir folle… ”

Catherine secoua la tête.

“ Pas du tout. C'est bien moi… Enfin, presque. Je vous ai dit que j'étais morte… Je n'ai pas beaucoup de temps, Cathy. Andrew va bientôt revenir. Je voulais vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi.

— Je… n'ai rien fait de particulier.

— Vous m'avez offert la plus merveilleuse soirée de ma vie. Je voulais ressentir une dernière fois la chaleur d'une famille aimante autour de moi et c'est ce que j'ai éprouvé hier, avec vous, Vincent et les autres. Je n'aurais plus qu'une dernière chose à accomplir et je pourrais partir en paix. Grâce à vous. ”

La jeune femme tendit la main vers elle, mais elle retint son geste au dernier moment, craignant ce qu'elle allait découvrir.

“ Je suis vraiment morte, Cathy. La nuit de ma disparition, je me suis rendue ici, dans le grenier. Je voulais prendre avec moi Brigadoum, parce que je n'arrivais pas à dormir. Je l'ai serré très fort contre moi et j'ai prié pour mon père. Je n'avais jamais prié si fort. J'ai demandé à mon ange gardien qu'il emporte ma prière jusqu'à mon père. Mais comme je n'obtenais aucune réponse, je suis sortie… dans le jardin. Tout au fond, il y a un endroit avec d'épais taillis. J'aimais m'y réfugier. Mais j'ignorais que c'était dangereux.

— Dangereux ?

— Je m'étais construit une sorte de petite grotte dans les feuillages. J'y suis allée pleurer avec Brigadoum. Mais j'ai dû aller plus loin que d'habitude, car… soudain, j'ai senti le sol se dérober sous mes pieds. Et puis tout est devenu noir. Quand je me suis réveillée, il y avait une femme penchée au-dessus de moi. Elle était si belle, une statue d'ébène. Elle a pris ma main et m'a emmené avec elle. C'était Virginia.

— Si vraiment vous êtes morte au fond du jardin…, objecta Catherine qui essayait de lui opposer son rationalisme.

— J'ai dû tomber dans un ancien puits, compléta Deirdre.

— Que fait Brigadoum ici ?

— Il faudrait le demander à Virginia. Elle le sait. Mais elle ne voudra pas vous répondre. Elle n'a pas confiance dans les humains. J'ai eu du mal à la convaincre que vous pourriez nous aider. Je regrette vraiment, Catherine. Je ne voulais pas laisser ma mère et ma grand-mère toutes seules… ”

Des larmes glissèrent sur ses joues.

“ Elles sont si malheureuses à cause de moi. J'ai fait une grosse bêtise.

— Oh ! Deirdre, murmura la jeune femme qui aurait voulut la prendre dans ses bras.

— Vous pourriez me serrer contre vous ? ” lui demanda la petite fille et elle s'exécuta de bon cœur, berçant longuement la fillette, aussi chaude et vivante que n'importe quel enfant.

“ Tout ira bien, maintenant, lui assura Deirdre. Je vais pouvoir rejoindre mon papa. J'avais promis à Virginia de l'aider. Elle aussi est très malheureuse. Elle a perdu l'homme qu'elle aime il y a si longtemps. Pourquoi tant de choses se dressent entre les gens qui s'aiment ?

— Je ne sais pas, avoua la jeune femme.

— Je vais vous aider, ” lui promit Deirdre. Et comme elle prononçait ces mots, elle disparut.

Lakefield la secouait vigoureusement. Catherine se dégagea de son étreinte et le regarda sans comprendre.

“ Je vous ai trouvé aussi figée qu'une statue et j'ai eu peur, ” expliqua le majordome ; elle se rendit compte alors qu'elle serrait Brigadoum contre son cœur. Elle considéra l'ours en peluche un long moment. Lakefield se servit du pied-de-biche pour soulever les planches. Ils tombèrent sur une trappe. Qui avait pu avoir l'idée d'en mettre une à cet endroit ? Ils n'eurent pas le temps de s'attarder sur cette question, car ils venaient de découvrir enfin la chambre de Virginia. La jeune femme sentit alors une drôle d'impression qui

la força à se retourner. Elle crut discerner très vaguement une grande silhouette tenant une autre plus petite par la main qui lui faisait au revoir.

Dans la lumière de l'aube blafarde, les policiers remontèrent lentement le corps enveloppé dans une couverture. Suivant les indications de Catherine, ils avaient débroussaillé le taillis et découvert un puits particulièrement profond. Il avait fallu plusieurs heures pour atteindre le corps de Deirdre. Gillian Mackenzie poussa un cri étouffé. Ester, bien droite, image même de la douleur digne, la fixa un moment, puis son regard revint sur la dépouille de sa petite-fille. Catherine considérait les deux femmes avec tristesse. Près d'elle, Lakefield commenta simplement :

" C'est fini.

— J'aurais préféré une autre issue, soupira la jeune femme qui retint difficilement les larmes qui lui montaient aux yeux. C'est un abominable gâchis. Pauvre enfant. "

Elle vit flotter devant ses yeux le visage de Christa et de Deirdre. Elles allaient lui manquer, toutes les deux, même si elles n'étaient qu'une. Comme elle allait partir, elle vit Gillian s'approcher de sa belle-mère. Celle-ci fit d'abord mine de reculer, mais la veuve de Kévin Mackenzie la retint par le bras et lui parla très vite, à voix basse. Catherine vit alors Ester baisser la tête et trembler de tout son corps. Elle fut secouée d'un grand sanglot. Sa bru la serra contre elle, comme elle pleurait. Un policier vint interrompre ce touchant tableau. Ester et Gillian devraient certainement identifier la dépouille. Catherine décida de partir. Lakefield l'accompagna. Comme ils passaient sous la véranda, la jeune femme s'attarda. Elle ne put réprimer un sourire très triste.

" Cette maison va me manquer, " soupira-t-elle. L'ancien majordome approuva d'un hochement de tête. Ils traversèrent le salon. Catherine ne put s'empêcher de toucher les boiseries du bout des doigts, faisant ses adieux à l'illustre demeure.

A suivre…